This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Port. III. B. 31
Taylor Institution
Library,
St Giles,
Oxford OX1 3NA.
1114

# CAUSERIES

ET

# MÉDITATIONS

## HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

M. CHARLES MAGNIN.

TOME SECOND.

(PARTIE ÉTRANGÈRE.)

PARIS.

BENJAMIN DUPRAT, LIBRAIRE DE L'INSTITUT,

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE LONDRES,

*N. 7, RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT.*

1843.

# XXXII.

# VIE DE LUIZ DE CAMOENS [1].

Agora toma a espada, agora a penna.
*Il prend tantôt l'épée et tantôt la plume.*
CAMOENS, Sonnet 192 (2).

( *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1838. )

On s'est proposé deux objets en composant cette esquisse. On a voulu d'abord tâcher d'éclaircir divers points demeurés obscurs dans la vie de Camoens, et l'on s'est flatté de l'espoir peut-être téméraire, de résoudre quelques-uns de ces problèmes plus heureusement que les précédents biographes (3), en mettant à profit plusieurs documents récemment découverts, en recourant diligemment aux sources anciennes et surtout en interrogeant les œuvres mêmes du poëte.

(1) Cette notice a été reproduite en 1841, avec d'assez nombreuses additions, à la tête de la traduction des *Lusiades* de la Collection-Charpentier. Je la réimprime ici, en lui donnant quelques développements nouveaux. (*Note de 1842*).

(2) Adressé à Estacio de Faria, brave soldat et poëte distingué, aïeul de Manoel de Faria e Souza, célèbre biographe, éditeur et commentateur de Camoens. — On trouve la même pensée dans les *Lusiades* « Numa mão sempre a espada e noutra a penna » que le poëte s'applique à lui-même. Voy. cant. VII, oct. 79.

(3) Voy. à la suite de cette notice, la liste raisonnée des principaux historiens de Camoens.

Outre ce but de curiosité érudite, on s'en est proposé un second de pure fantaisie. On a désiré montrer ce qu'était la vie d'un homme de lettres en Portugal pendant l'âge héroïque de ce petit et prodigieux royaume.

Rien ne diffère autant d'un siècle à l'autre et de peuple à peuple, que ce qu'on appelle la vie d'homme de lettres. Aujourd'hui, en France, un homme de lettres est un homme de plaisirs et d'affaires, qui, s'il n'a pas trop d'ambition, cherche à devenir chef de division dans un ministère ou directeur d'un établissement public. Le titre d'homme de lettres est un écriteau de disponibilité administrative. Au dix-huitième siècle, la vie des gens de lettres était une vie à la fois casanière et sensuelle, partagée tout entière entre l'académie, l'opéra, les salons de l'aristocratie ou de la finance et le café Procope. Dans le siècle de Louis XIV, c'était quelque chose de plus grave, de plus rangé, de plus frugal ; l'homme de lettres semblait alors emprunter de Port-Royal quelque chose des habitudes et de la régularité claustrales. Si nous remontons au-delà, l'aspect est encore plus sévère ; l'imagination se représente le savant du seizième siècle sous les traits du *philosophe en méditation*, peint par Rembrandt. Dans ce lointain, l'homme de lettres est un être nécessairement vieux, podagre, portant manteau, calotte et besicles, et toujours cloué dans un grand fauteuil noir. Un fauteuil ! en

effet, c'est bien là ce qui s'associe le plus naturellement dans notre esprit à l'idée d'homme de lettres: un fauteuil d'étude, un fauteuil d'académicien, un fauteuil de chef de division. Oui, un fauteuil! ce mot dit tout: repos, veilles, vie courbée et inactive, résidence à Paris, que sais-je? absence ou suspension de toutes les facultés locomotives. Le peuple, qui, chez nous, joint si souvent l'image grotesque à la pensée, a traduit l'idée d'*homme de lettres* par le mot trivial et pittoresque de *cul de plomb*.

Cette définition populaire, assez généralement exacte en France, serait une étrange contre-vérité, si on l'appliquait toujours et partout. Il s'est rencontré en Europe une petite nation, chez qui l'idée d'homme de lettres a répondu longtemps à celle de voyages, de guerres, de captivité chez les Maures, de naufrage au Brésil, d'exil aux Moluques. Il ne se trouva peut-être pas chez elle, durant la belle période de son histoire, un seul poëte qui n'eût fait ses deux ou trois mille lieues sur mer, combattu en Afrique, en Amérique ou dans l'Inde. Cette nation eut une littérature, et pas de littérateurs de profession: elle eut de beaux ouvrages et pas de gens de lettres; de grands poëtes et rien qui ressemblât à une classe à part, sédentaire, inactive, payée et patentée uniquement pour écrire.

Et les choses n'étaient ainsi ni par choix, ni par

système : c'était par nécessité. Personne n'avait alors en Portugal le temps de demeurer tranquille dans un cabinet d'étude et de ne vaquer qu'à une seule besogne. L'État était emporté au dehors par un mouvement si précipité : il était entraîné dans un courant de conquêtes et de grandeur si rapide, que, comme sur le pont d'un navire qui veut forcer ses voiles, tous les bras étaient nécessaires à la manœuvre.

Pour nous, vieille nation continentale, presque sans colonies, sans goût pour la mer, sans amour des contrées lointaines, peuple depuis longtemps assis, puissant par le sol, par la population, par l'industrie, qui vivons clos, chez nous ou dans le voisinage, devers le Rhin ou les Alpes, nous pouvons à peine comprendre ce qu'il a fallu d'efforts, de contention, d'activité, de sacrifices, de dépense de forces individuelles, pour qu'à un moment donné, un petit peuple de hardis marins, comme celui de Portugal, ait pu fonder des capitales à deux mille lieues de ses foyers, et conserver, pendant près d'un siècle, un empire qui fut un moment plus vaste que l'empire romain. La gloire de ce petit coin de terre, prédestiné par sa position géographique à la découverte de l'Océan et des mers de l'Inde, est de n'avoir pas failli à sa mission; d'avoir, avec d'aussi faibles ressources que les siennes, changé les voies du commerce, reculé les bornes de la civilisation et du christianisme, transporté

l'Europe dans l'Afrique, dans l'Amérique et dans l'Asie, météore inouï de puissance et de gloire, aussi merveilleux, aussi brillant, aussi passager que celui qui a tant illustré un autre petit coin du globe appelé *la Grèce*.

Et puis, pour qu'un royaume ait des gens de lettres, il lui faut de l'argent pour les pensionner. Le Portugal, qui épuisait son épargne en flottes, en armées, en constructions d'arsenaux et de citadelles, ne pouvait ouvrir dans son budget un chapitre d'encouragement pour les lettres et les arts. Bientôt même le royaume, appauvri par les conquêtes, obéré par la victoire, n'eut plus de quoi suffire aux besoins de ses armées. L'État finit par ne pouvoir plus nourrir ceux qui l'avaient le mieux servi. Camoens mourut à l'hôpital ou à peu près; mais ce ne fut pas à titre de poëte; ce ne fut pas, comme Gilbert et Malfilâtre, en face d'autres écrivains largement rentés; ce fut comme un vétéran, dont la solde manque ou dont la pension de retraite est suspendue. Il mourut, après les revers de sa patrie, comme beaucoup de ses compagnons d'armes, comme mouraient alors les grands capitaines (1) et les vice-rois eux-mêmes, qui n'avaient pas toujours (témoin Dom Jean de Castro) de

(1) Camoens a dit à propos de la mort de Duarte Pacheco Pereira, vainqueur dans sept batailles : « On verra mourir sur un pauvre lit d'hôpital des hommes qui ont servi de rempart au roi et à l'État. » *Lusiadas*, cant. x, oct. 23.

quoi acheter une poule dans leur dernière maladie.

Je ne prétends pas que cette vie de privations, de voyages, de périls, soit précisément le régime le plus favorable au développement poétique et à la production du beau; je repousse, avec M. de Châteaubriand (1), le sophisme cruel qui fait du malheur une des conditions du génie; je me borne à signaler un fait. Le Portugal, au milieu de cette tourmente de gloire, eut une admirable littérature. Depuis lors, ce pays a possédé des versificateurs de talent; mais il n'a plus compté ni poëtes ni grands écrivains, et il est douteux qu'il en retrouve.

En cherchant à montrer la différence qui sépare la vie aventureuse et active des écrivains portugais, notamment celle de Camoens, de la vie monotone et en quelque sorte cloîtrée de la plupart de nos gens de lettres, je ne prétends pas élever par là les œuvres des uns ni déprimer celles des autres. Je ne crois pas les élégies ni les cançõe de Camoens plus touchantes, parce qu'elles sont datées d'Afrique, de la Chine ou de l'Inde; je n'estime pas *Polyeucte* ou *Cinna* moins admirables, parce que le grand

(1) Voyez le *Génie du Christianisme*, 2e partie, liv. I, ch. 4. — La vie agitée et les longs exils de l'auteur des *Natchez* et des *Martyrs* semblent un éclatant démenti à ce que nous venons de dire de nos littérateurs paralytiques; mais cet exemple, et quelques autres plus récents, sont de rares exceptions qui confirment la règle.

Corneille n'a guère fait de pérégrinations plus longues que le voyage de Paris à Rouen. Je ne conseille à aucun de nos jeunes poëtes de louer un cabinet d'étude à Macao ; mais je crois que, si les ouvrages écrits au milieu des traverses et au feu des périls ne sont pas plus beaux, les vies de leurs auteurs sont plus belles. Indépendamment de la variété des aventures, on y trouve plus d'enseignements. J'admire et j'honore, comme je le dois, la Fontaine et Racine ; mais j'honore et j'admire encore plus, comme hommes, Cervantès et Camoens. Une histoire littéraire du Portugal serait, à mérite de rédaction égal, un meilleur et un plus beau livre qu'une histoire littéraire de notre dix-septième ou dix-huitième siècle. C'est une chose vraiment bonne et saint que la lecture de ces vies d'épreuves, que ces *passions* douloureuses des hommes de génie. Je ne sache rien de plus capable de retremper le cœur. C'est pour cela que, dans ce temps de souffrances oisives, de peines factices ou frivoles, de molles contrariétés et de petites douleurs, j'ai cru bon d'écrire l'étude suivante sur la vie de Luiz de Camoens.

Si nous remontons aux temps héroïques et fabuleux de la famille de Camoens, nous trouvons, avant la fin du XVII^e^ siècle, ses ancêtres établis en Galice, où ils possédèrent jusqu'à dix-sept pa-

roisses (1). On fait dériver leur nom patronymique d'un très-ancien château situé près du promontoire de Nérée, aujourd'hui le cap Finistère, et appelé successivement *Cadmon*, *Camon*, *Camones* et *Caamanos*. D'autres préfèrent une étymologie plus merveilleuse : ils disent que les Camoens tirent leur nom d'un oiseau nommé *Camon* ou *Camão* (2), qui mourait de douleur, comme le *Porphyrion* des anciens, aussitôt qu'il se commettait dans le logis de ses maîtres la plus légère infraction à la fidélité conjugale (3). Pendant plusieurs siècles, toute maison bien réglée dans la Péninsule eut son Camão bien portant; mais, enfin, dans ce pays comme ailleurs, l'espèce s'en est peu à peu éteinte. Une aïeule de notre poëte, en butte aux mauvais propos, en appela, dit-on, à ce singulier juge. L'honneur de la dame fut rétabli, et, par reconnaissance, le mari voulut garder le nom de Camão. On peut lire des *redondilhas*, où Camoens parle de cet

(1) Voy. João Salgado de Araujo, *Casas de Galicia*, p. 21, Ms. cité par Duperron de Castera.

(2) On donne aujourd'hui ce nom à l'oiseau appelé ***Martin-Pêcheur***.

(3) Voy. Ælian, *de Animal. natur.*, lib. IV, cap. 2. — Alciat (*Embl.* 47) parle, comme il suit, du Porphyrion :

Porphyrio domini si incestet in ædibus uxor
Despondetque animum præque dolore perit.
Abdita in arcanis naturæ est causa : sit index
Sinceræ hæc volucris casta pudicitiæ

oiseau merveilleux (1), mais sans allusion à aucune dame de sa famille.

Une querelle qui s'éleva entre les Caamanos et les Castera, et qui coûta la vie à un de ceux-ci, contraignit Vasco Pires de Caamanos (2), trisaïeul de Camoens, d'abandonner la Galice en 1370, et de se retirer en Portugal, où son nom se contracta en celui de Camoens. Il embrassa le parti du roi Dom Fernand contre Henri II, roi de Castille. Pour prix de ses services, Dom Fernand le combla de biens et d'honneurs. On peut lire dans Duarte Nunes de Leão (3) la liste de tous ses titres et seigneuries. Mais, après la mort de ce prince, arrivée en 1383, Vasco Pires ayant, par reconnaissance, suivi le parti de sa veuve et de sa fille, Dona Léonor et Dona Béatrix, contre le Grand-Maître d'Aviz, depuis Dom Jean Ier, de Portugal, il conserva quelque temps Alemquer dans le parti de Léonor et combattit enfin sous le drapeau de Castille à la bataille d'Aljubarrota (souvenir qui devait être bien amer au cœur portugais de Luiz de Camoens). Fait prisonnier dans cette journée, il perdit presque tous ses domaines, sauf celui d'Evora, que ses descendants ont érigé en un fief appelé par le peuple *Camoeyra* (4).

(1) *Carta a huma dama*, t. IV, p. 192, édition de Paris, 1815.

(2) Voyez *Cron. de dom João*, t. I, p. 258.

(3) Page 237, édit. de 1774.

(4) C'est de ce fief ou château de Camões en Galice, qu'est venu le nom des fruits nommés *Camoezes*, sortes de pommes très-com-

Sarmiento a publié une savante lettre du marquis de Santillane, où ce Vasco Pires est cité parmi les poëtes les plus renommés du XIV^e^ siècle. La grand'mère du marquis de Santillane, Dona Mencia de Cisneros, possédait un ancien Cancionero manuscrit dans lequel Sarmiento conjecture que devaient se trouver des vers de cet ancêtre de Camoens (1). Ce qui est certain, c'est que la bibliothèque royale a acquis, depuis quelques années, un précieux Cancionero, connu sous le nom de Baena, dans lequel on peut lire deux pièces adressées, non à Vasco Pires ou Peres, mais à Vasco Lopes de Camões, et la réponse en vers de ce dernier (2). Camoens a-t-il donc eu deux de ses ancêtres distingués comme poëtes? ou bien Sarmiento a-t-il lu dans le manuscrit de Santillane, Pires au lieu de Lopes? Je crois d'autant plus aisé-

munes dans la Péninsule. — Les descendants dont il est ici question sont ceux de la branche aînée. Notre poëte, qui sortait de la branche cadette, n'eut jamais aucun droit sur ces domaines, qui étaient possédés en 1613, par Antonio Vaz de Camoens, suivant Pedro de Mariz.

(1) *Memorias para la historia de la poesia y poetas Españoles; Obras posthumas*, p. 154, 309 et 310.

(2) Je dois à M. le comte Albert de Circourt, l'indication de ces curieuses poésies. — La rubrique qui précède la réponse de Vasco Lopes de Camões à Maestro Fray Diego, est fautive dans le manuscrit, et ferait croire que la pièce est de Fray Diego; mais la lecture ne permet pas de douter qu'elle ne soit de Vasco Lopes de Camões.

ment à cette erreur, que le livre de Sarmiento est rempli de fautes semblables.

C'est de Dom Jean Vaz, second fils de Vasco Pires, que descend notre Camoens. Ce Jean Vaz porta le titre, alors très-illustre, de *vassal* de Dom Alfonse V. Il servit bien ce prince en Afrique et en Castille, de 1438 à 1481. Il habitait Coimbre, où il exerça plusieurs grandes charges et où il a un magnifique mausolée dans le cloître de la cathédrale; mais, longtemps avant 1624 le cintre de cette chapelle était muré, dit Manoel de Faria Severim, parce qu'il n'y avait plus personne de cette branche des Camoens pour en prendre soin.

On ne sait rien d'Antonio Vaz, fils de Jean Vaz de Camoens et d'Ignez Gomes da Sylva, si ce n'est qu'il épousa Guiomar da Gama, parente de l'illustre Vasco da Gama, et qu'il eut pour fils Simon Vaz. Celui-ci prit pour femme Anna de Sà e Macedo, d'une famille noble de Santarem, et fut le père du *prince des poëtes de son temps*, de Luiz de Camoens.

Lisbonne, Coimbre et Santarem, se disputent l'honneur de l'avoir vu naître. Les plus fortes présomptions sont pour Lisbonne. Deux contemporains de Camoens, Pedro de Mariz et le licencié Manoel Correa (1), nous apprennent que son père

(1) Voyez, à la suite de cette notice, la liste des principaux historiens de Camoens.

était né dans cette ville, et nous savons qu'il l'habitait encore en 1550. Si nous cherchons des preuves dans les vers du poëte, nous trouvons qu'il appelle à tout instant le Tage, *meu Tejo*, *patrio Tejo*, et les Nymphes de ce fleuve, *Tagides minhas*, expressions caressantes et filiales, qu'il n'a jamais employées pour d'autres fleuves, même pour le Mondego. Il est vrai que Faria e Souza, qui, dans sa première vie de Camoens, s'est déclaré pour Santarem, fait remarquer que le Tage passe aussi dans cette ville; mais il oubliait que, lorsque Camoens, banni de Lisbonne, fut obligé de se retirer à Santarem, il se compara dans l'élégie (*O Sulmonense Ovidio desterrado*), à Ovide exilé de sa patrie. Aussi Faria, dans sa seconde vie de Camoens, qui précède son commentaire sur les *Rimas varias*, s'est-il rangé à l'opinion qui fait naître notre poëte à Lisbonne. On a cité en faveur d'Alemquer, petite ville à huit lieues de Lisbonne, les deux vers suivants de Camoens :

Criou-me Portugal, na verde e cara
Patria minha Alemquer....

« Le Portugal m'a engendré; ma chère patrie est la verte Alemquer... »

mais ce n'est qu'une méprise : la suite de ce sonnet prouve que c'est ici l'épitaphe d'un jeune soldat mort dans l'Inde.

Il ne s'est pas élevé moins de controverses sur l'année de sa naissance. Le docteur Manoel de Faria Severim, son plus ancien biographe après Pedro de Mariz, le fait naître sous le règne de Dom Manoel, en 1517, et Faria e Souza (dans sa seconde vie) en 1524, sous le règne de Dom Jean III. La preuve apportée par Faria e Souza est un extrait des registres de la maison des Indes de Lisbonne, pour l'année 1550. Cette pièce est ainsi conçue : « Luiz de Camoens, fils de Si-« mon Vaz et de Anna de Sà, demeurant à Lis-« bonne en la Mouraria (quartier des Maures), « écuyer, âgé de vingt-cinq ans, de barbe rousse, « a donné son père pour répondant. Il part sur le « vaisseau le *São Pedro dos Burgalezes*, sur « lequel le vice-roi Dom Alfonse de Noronha se « rend aux Indes ». Si, comme le dit cet acte, Camoens était âgé de vingt-cinq ans en 1550, il est né en 1525 ou 1524.

Cependant, comme, malgré cette preuve, qui semble péremptoire, l'opinion de Severim a été suivie dans ces derniers temps, notamment par madame de Staël (1), il faut examiner sur quel fondement elle repose. Severim ne cite d'autre autorité que celle de Manoel Correa, qui fut l'ami, le commentateur anecdotique et comme le Brossette de Camoens. Or, Correa, au lieu indiqué, ne

(1) *Biographie universelle*, art. Camoens.

parle ni de l'année 1517, ni d'aucune autre date. En y regardant même de plus près, on trouve dans Correa l'opinion contraire. Il note sur l'octave 9 du X^e^ chant des *Lusiades*, que Camoens avait quarante ans et plus quand il l'écrivit (1), et ensuite, sur l'octave 119, que le X^e^ chant fut composé en 1570. Or, si Camoens était né en 1517, il aurait eu non pas quarante ans, mais cinquante ans et plus en 1570. Enfin Severim lui-même ne persévère pas dans son premier avis. Il fait mourir Camoens en 1579, à l'âge de cinquante-cinq ans, ce qui revient à le faire naître en 1524 (2).

Si l'on en croyait une tradition accréditée par Pedro de Mariz, les malheurs de Camoens auraient commencé avec sa vie. L'année même de sa naissance, son père Simon Vaz, capitaine de vaisseau, allant aux Indes, se serait perdu sur des bas-fonds

(1) L'opinion de Manoel Correa sur l'âge de Camoens est d'un très-grand poids, parce que outre ses liaisons personnelles avec le poëte, Correa était curé de la paroisse de Saint-Sébastien dans la Mouraria, paroisse qu'habitaient les père et mère de Camoens et dont il possédait les registres.

(2) On ne sera pas peu surpris d'apprendre que Manoel de Faria Severim a consigné dans la vie de Camoens les divers prodiges qui ont, suivant lui, annoncé la naissance de notre poëte, naissance qui, ce nonobstant, est restée fort difficile à fixer. Les arguments que Severim oppose aux incrédules ne sont pas moins singuliers que l'assertion elle-même : « Camoens, dit-il, n'est inférieur ni à Virgile, ni à Homère..... et l'on peut croire avec plus de raison qu'il y eut plus de prodiges pour un poëte catholique que pour un poëte païen. »

en vue du port de Goa, et, ayant gagné la terre, il serait mort quelque temps après dans cette ville. Ce récit est formellement démenti par l'extrait des registres de la maison des Indes, que nous avons cité plus haut, et dans lequel on voit Simon Vaz figurer comme répondant de son fils en 1550. Toutefois, comme il arrive rarement à une tradition d'avoir tout-à-fait tort, je pense qu'il faut conserver de celle-ci le plus possible. J'estime donc que ce fut l'aïeul de Camoens, Antonio Vaz, probablement de même profession que son fils, qui a été le héros de cette tragique aventure. Peut-être notre poëte faisait-il allusion à cette catastrophe de famille, quand, arrivé à Goa, après une effroyable tempête, il disait dans une de ses plus mélancoliques élégies : « C'est ainsi que mon « destin me fit parvenir à cette terre lointaine et « désirée, sépulture de tout pauvre homme d'hon- « neur (1) ».

Il est probable qu'il perdit sa mère étant encore en bas âge, et que son père, obligé par sa profession à de fréquentes et longues absences, le confia aux soins de quelques personnes étrangères. Ca-

(1) Voy. élégie première. — Les élégies de Camoens sont de petits poëmes composés de strophes en nombre indéterminé, mais toutes en tercets. Un vers isolé termine la pièce, ou, si l'on veut, la pièce finit par un quatrain. Quant à l'enlacement des rimes, le premier et le troisième vers riment ensemble, et le second rime avec le premier du tercet suivant.

moens n'a pas un seul souvenir de la maison paternelle; sa mémoire d'enfant ne remonte pas au-delà de l'université de Coimbre, et déjà l'adolescence lui ôte une partie de sa pureté sereine et de sa naïve candeur. Il ne connaît rien de plus reposé, de plus calme, de plus pur que les eaux du Mondego qui parlent de la belle et malheureuse Inez. Lisez les doux adieux qu'il leur adresse en quittant Coimbre : *Doces e claras aguas do Mondego*... (1). C'est là que son cœur vient chercher de l'ombre et du frais quand le feu de ses passions s'allume; à son premier chagrin d'amour, c'est vers ces bords que son imagination revole : *Vão as serenas aguas do Mondego descendo*, etc... (2).

Vers l'âge de treize ans, on l'envoya à l'université qui venait d'être, en 1537, transférée de Lisbonne à Coimbre. Il fit dans cette ville toutes ses études, y compris la philosophie (3). John Adamson présume qu'André Govea, Teive et surtout l'illustre poëte

(1) Sonnet CXXXIII. — Ce sont là peut-être les premiers vers de Camoens. Severim pense qu'ils furent composés à l'Université de Coimbre. Je crois, au moins, que Camoens les fit, soit sur la route de Coimbre à Lisbonne, soit peu après son arrivée dans cette ville. Il y a de l'inexpérience dans la forme et dans la pensée. « Le corps, vêtement de l'âme » se sent du cours récent de philosophie. Les églogues IV et V me paraissent postérieures, quoique plusieurs manuscrits les attribuent à la première jeunesse de l'auteur.

(2) Canção IV. — Voyez encore le sonnet CXI.

(3) Voyez Nicolas Antonio, *Bibliot. Hispan. nova*, art. Ludov. de Camoens, t. II, p. 25.

écossais Buchanan, appelés à professer à Coimbre par Dom Jean III, durent exercer une heureuse influence sur le développement du génie poétique de Camoens. Cette supposition ingénieuse n'est pas confirmée par les dates. Cette petite colonie savante n'arriva à Coimbre qu'en 1547 (1); Camoens avait alors vingt-trois ans, et il avait déjà, depuis trois ans au moins, quitté Coimbre et l'Université.

La grande idée et le grand mérite de Camoens, comme poëte, à été de créer en Portugal la langue épique. L'esprit moderne associé dans l'épopée à la forme antique, tel fut le monde qu'il chercha, et il ne mourut pas sans l'avoir trouvé. Mais il cultiva, chemin faisant, tous les genres de poésie usités jusque là par ses compatriotes, l'églogue à la manière de Virgile et de Sannazar, l'ode et l'épître (2) à l'imitation d'Horace, le sonnet et la canção à la mode de Pétrarque et de Bembo, les trovas, les endechas, les redondilhas à la façon des Provençaux et des Catalans (3), le drame même dans

(1) Barbosa, *Bibliot., Lusit.*, art. André de Gouvea, t. II, p. 150. — Buchanan, pour se rendre à Coimbre, quitta Paris où il professait au collége de Sainte-Barbe. Cet illustre Ecossais, dont la vie a été presque aussi agitée que celle de Camoens, a laissé, comme Cardan et quelques autres érudits de la même époque, des *mémoires* ou, comme on disait alors, un livre *de propria vita.*

(2) *Estancias*, ce mot répond dans plusieurs cas à ce que nous nommons *Epîtres.*

(3) Camoens se livra même à toutes sortes de jeux et de tours de

la double forme de Plaute et de Gil Vicente. Le génie poétique dut être en lui très-précoce, puisque nous le voyons, dès son arrivée à Lisbonne, âgé de dix-neuf à vingt ans, s'ouvrir par son mérite les premières maisons du royaume, adresser des sonnets à Dom Theodosio de Bragança, à Dom Manoel de Portugal, lui-même poëte de mérite, au vice-roi Dom Jean de Castro (1), aux mânes de Dom Fernand de Castro (2), et dédier deux églogues (3) au duc d'Aveiro. Nous retrouvons dans le recueil de ses *Rimas varias*, des sonnets et quelques *trovas* à l'adresse de Dona Francisca de Aragão et de Dona Guiomar de Blasfé. Nous remarquons même qu'il était assez familier avec cette dernière pour lui adresser une *volta* et un sonnet sur une brûlure qu'une bougie lui avait faite au visage (4). C'est ici le lieu de relever une erreur répétée dans les diverses vies anglaises et françaises de Camoens. Elles nous disent toutes qu'il ne fit qu'un pas de Coimbre à la cour. Ceux qui ont emprunté les premiers ce fait aux biographies portugaises n'ont pas songé que *a corte* signifie simplement *Lisbonne*. Camoens,

force poétiques. Nous trouvons dans ses *Esparsas* des redondilhas en pieds brisés, des sonnets en écho, d'autres sonnets partagés en demi-vers, etc., etc.

(1) Sonnet CLXIXX.

(2) Sonnet LXIII. Dom Fernand était fils de Dom Diogo de Castro.

(3) Les sixième et huitième.

(4) T. IV, p. 250, édit. de Paris, 1815, et le sonnet XXXIX.

issu d'une branche cadette et non titrée, n'a jamais été reçu à la cour : *No Paço.*

La multitude de poésies légères et galantes recueillies dans ses œuvres prouve combien il rechercha toute sa vie la société des femmes. Tantôt c'est une *volta* en réponse à trois dames qui lui disaient qu'elles l'aimaient; tantôt ce sont des *redondilhas* à de jolis yeux, qui ne voulaient pas le regarder; une autre fois ce sont des couplets à une certaine espiègle qui l'avait appelé *diable*, et à laquelle il propose cavalièrement de *se donner à lui;* plus loin, c'est un sonnet adressé à quatre femmes qu'il compare à Pallas, à Vénus, à Diane et à Junon (1). Toutes ces faciles bagatelles prouvent la délicatesse de son esprit, sans accuser l'inconstance de son cœur; mais, pour ne rien taire, parmi ses sonnets et ses canções, il en est de fort tendres qui portent des adresses fort diverses. C'est Violante, puis Natercia, Dinamène, Belisa, Nise, Gracia, Beatrix, Inez, Orithya, que sais-je ? nous pourrions dérouler une liste de noms féminins aussi longue que celle des maîtresses de Don Juan. Les commentateurs, qui ont tous la manie des assimilations et qui voudraient faire de Camoens un second Pétrarque, fidèle au culte d'une seule *Laure*, ont trouvé un biais merveilleux pour ramener ces noms divers à

(1) Sonnet XLIV.

l'unité : ils ont découvert un certain jour, en lisant une certaine églogue, que toutes ces appellations s'appliquent à une seule et même personne. Cela est possible ; cependant ils auraient été, suivant moi, plus près de la vérité, s'ils avaient dit que la plupart de ces pièces ont été composées soit dans les derniers temps de son séjour à Coimbre, soit à son arrivée à Lisbonne, avant qu'il eût fait la rencontre de celle qui a été, depuis, l'occupation et la pensée unique de toute sa vie ; et même encore faut-il avouer que, pendant et après ce long et malheureux attachement, il lui est arrivé de se jeter, comme nous le verrons, dans des distractions bien singulières. Lui-même, d'ailleurs, confesse de bonne grâce l'inconstance de ses premières liaisons : « Au temps, dit-il, où j'avais l'habitude de vivre d'amour, je n'étais pas toujours attaché à la rame ; mais, tantôt libre et tantôt esclave, je changeais de flammes et je brûlais diversement (1). » Au reste, Camoens a tant aimé, il a si bien et si longtemps célébré celle qu'il préféra, que, s'il eût vécu au temps des cours d'amour, il n'aurait pu manquer d'être absous par elles.

On croit que ce fut un vendredi saint, et dans une église, comme Pétrarque, qu'il devint amoureux. Lope de Vega, qui ne nomme jamais Camoens que *l'excellent*, qui dédia à sa mémoire la

(1) Voy. le sonnet VII.

comédie *Del marido mas firme,* et qui, au dire de Faria e Souza, dont il était l'ami, rafraîchissait souvent sa pensée par la lecture de ce grand poëte, appuie cette tradition, fondée sur les soixante-et-dix-septième et cent-vingt-troisième sonnets de Camoens (1). Faria e Souza, en rapprochant cette pièce d'un passage de la septième cançao, a été jusqu'à vouloir prouver astronomiquement (2) que la première entrevue de Camoens et de sa maîtresse eut lieu le 11 avril 1542, ce qui supposerait un amour bien précoce, car notre poëte était encore au collége. Plus tard, dans une note de *Cintra,* Manoel de Faria e Souza se contente d'assurer que la rencontre eut lieu dans l'église *das Chagas* (l'église des plaies du Christ), à Lisbonne. Quant à moi, j'ai grand'peur que le sonnet LXXVII ne soit

(1) Lope de Vega a dit dans le *Laurel de Apolo :*

El culto celestial se celebrava
Del mayor Viernes en la iglesia pia,
Quando por Laura Franco se encendia,
Y Liso por Natercia se inflamava.

Liso et Natercia sont les anagrammes imparfaites de Luiz et de Catarina. — Lope de Vega, dans un éloge en prose de Faria e Souza qu'il composa *comme il se mourait,* et qui est imprimé devant le commentaire des *Lusiades* (édit. de 1639), a dit que, comme Camoens était le prince des poëtes, Faria e Souza était le prince des commentateurs. Il est permis de croire que, par cette hyperbole, Lope de Vega quêtait de Faria un commentaire pour lui-même.

(2) *No touro intrava,* etc., cançao VII.

tout simplement une traduction des fameux vers de Pétrarque :

Era 'l giorno ch' al sol si scoloraro....

ce que je crois d'autant plus, que, parmi les sonnets de Camoens, plusieurs ne sont que des traductions du poëte italien (1).

Il nous serait plus aisé de peindre la maîtresse de notre poëte que de dire son nom. Camoens a tracé bien des portraits d'elle (2), et il ne l'a jamais nommée. Pedro de Mariz nous apprend seulement qu'elle était dame du palais et qu'elle mourut fort jeune. Faria e Souza s'est signalé dans la recherche de son nom. Les nombreuses variations de cet écrivain sur ce sujet attestent au moins sa bonne foi. Il pensa d'abord, d'après l'autorité de João Pinto Ribeiro, un des précédents éditeurs des *rimas*, que cette dame était Dona Catarina de Almeyda, parente de Camoens (3). Plus tard, il crut découvrir que ce fut Dona Catarina de Atayde, fille de Dom Antonio de Atayde, favori de Dom Jean III (4), et cette opinion a prévalu. Ceux qui y ajoutent une foi entière

(1) Entre autres, les beaux sonnets XXXIX et CI. — Le sonnet CXXV est traduit de Garcilasso.

(2) Voyez, entre autres, les cancões 1re, 3e, 5e et 12e, l'ode 2e, l'élégie 5e et les sonnets XXXV et CXXXVIII. — La vérité nous oblige à confesser que plusieurs de ces portraits diffèrent notablement les uns des autres.

(3) Voy. *Lusiadas*, Vida del poeta, § IX.

(4) Voy. *Rimas varias*, Vida del poeta, § XIII.

ne savent probablement pas que, dans les notes 7 et 9 de *Cintra,* Faria e Souza est venu à penser que ce pourrait bien avoir été une certaine *Isabel,* souvent chantée par Camoens sous l'anagramme de *Belisa.*

On voit que ce mystère est impénétrable. Pour moi, je trouve qu'il y a dans ce secret, si bien gardé et qui défie toutes les recherches, quelque chose de délicat et de pudique qu'il faut respecter. Je n'imiterai donc point l'indiscrète curiosité de mes devanciers; je ne chercherai pas à percer le mystère dont le poëte a si convenablement, à mon avis, voilé le nom de sa Beatrix; j'appellerai tout simplement cette belle inconnue *celle qu'il aima.*

Les poésies de Camoens qui se rapportent à ces premiers temps d'amour, sont pleines de passion et de délire. En voici un échantillon :

SONNET IX.

« Je suis en proie à un état indéfinissable; je frissonne et je brûle en même temps; je pleure et ris au même instant, sans en savoir la cause. J'embrasse le monde entier, et je ne puis rien étreindre. Toutes mes facultés sont bouleversées : mon âme exhale un feu terrible; des ruisseaux de larmes coulent de mes yeux. Tantôt j'espère, tantôt je me décourage; quelquefois je tombe dans le délire, d'autres fois ma raison revient. Je suis sur la terre, et ma pensée traverse l'espace. En une heure je vis une année; en mille années, je n'en puis trouver une qui me satisfasse. Si quelqu'un me demande pourquoi je suis ainsi, je répondrai que je l'ignore. Je soupçonne, cependant, Madame, que c'est pour vous avoir vue (1). »

(1) Faria e Souza attribue à ces premiers temps l'élégie IX. Le sonnet CXXXII me paraît de la même époque.

Une passion si vive et si ingénieuse à la fois dut être payée de retour. Dans plusieurs de ses poésies Camoens rappelle ses courtes espérances. Un de ses sonnets laisse même entrevoir qu'il reçut de sa maîtresse un gage d'amour (1); mais le rang et la fortune élevaient entre les deux amants une barrière infranchissable. Les parents de sa maîtresse, puissants à la cour, intervinrent, et un ordre d'exil l'obligea à quitter Lisbonne.

La date de ce premier malheur est incertaine; mais elle ne peut qu'être fort rapprochée de 1547. Le poëte, dans le sonnet XXIV a peint les angoisses de cette cruelle séparation. Les vers suivants donnent à penser qu'il ne pleura pas seul cette disgrâce :

SONNET CCLIV.

« J'ai vu dans une grotte ténébreuse que la mer bat avec une fureur sauvage, la tête appuyée sur sa main, une nymphe charmante, mais soucieuse, également jolie et affligée. Des pleurs coulaient de ses yeux; la mer apaisait sa fureur en voyant une chose si triste et si belle. Quelquefois elle promenait ses beaux yeux sur les horribles rochers, avec une douceur suffisante pour amollir leur dureté. D'une voix angélique elle disait: Hélas! pourquoi si souvent le bonheur manque-t-il là où se trouvent, avec tant d'abondance, tous les éléments du bonheur?

Dans sa troisième élégie (*O Sulmonense Ovidio desterrado*), Camoens se représente suivant de ses tristes regards les barques qui sillonnent le Tage.

(1) Voy. le sonnet CVI, un peu obscur.

Et, comme ce fleuve, à la hauteur de Santarem, ne peut porter que des bateaux, on en a conclu qu'il fut exilé à Santarem. Cette induction est précipitée. Les vers du poëte peuvent désigner une foule d'autres lieux du Ribatejo (1).

Pendant les deux années que dura son exil, il composa plusieurs morceaux où il déplore les peines de l'absence (2). Il fit aussi alors deux pièces de théâtre mêlées de vers et de prose, *El Rey Seleuco* et *Filodemo* et une toute en vers, les *Am-*

(1) Le Ribatejo est tout le pays que côtoie le Haut-Tage. — De l'exil de Camoens à Santarem, patrie de sa mère, on a conclu qu'il était né en cette ville : ses persécuteurs l'auraient ainsi renvoyé dans ses foyers ; mais, comme on voit, l'exil du poëte à Santarem, base de ce raisonnement, n'est pas suffisamment prouvé.

(2) Entre autres, le sonnet CCXXIII et les élégies 15, 16, 17 et 18. Le sonnet et les élégies 17 et 18 sont écrits en espagnol. — Le choix de cette langue pour correspondre avec sa maîtresse et le titre de *notre* que Camoens donne à Boscan dans le sonnet CCLXXXVI, prouvent l'estime que les gens instruits en Portugal faisaient de la littérature espagnole ; mais il n'en était pas de même parmi les gens du peuple. Pour complaire à ceux-ci, les poëtes comiques portugais, lorsqu'ils introduisaient un niais, un Maure, un magicien, le diable ou un fantôme sur la scène, les faisaient parler espagnol, quoique le reste de la pièce fût en portugais. Camoens s'est conformé lui-même à cet usage dans ses *Amphitryons*, son *Seleuco* et son *Filodemo*. Voy. le Comment. de Faria e Souza sur l'oct. 29 du VII^e^ chant des *Lusiades*. — Nous trouvons dans les œuvres de Camoens vingt sonnets espagnols ; ce sont les sonnets CLXI à CLXVI, CCXIII à CCXIX, CCXXII à CCXXVI, CCLVI et CCLX, auxquels il faut ajouter les sonnets CCLXXII, CCLXXXIII, CCXCIX qui sont suspects. — Camoens a écrits deux sonnets galiciens ; ce sont les CCXCX et CCXCXI ; ils font partie des trente-six sonnets ajoutés et qui sont moins authentiques.

*fitriões*. Il écrivit même dès lors plusieurs chants des *Lusiades* (1), ce poëme auquel il rêvait depuis son enfance.

Il obtint en 1549 la liberté de revenir à Lisbonne. Peut-être son éloignement avait-il cessé d'être nécessaire à la tranquillité de sa maîtresse; nous le craignons, et nous pensons que c'est à cette époque qu'il faut rapporter plusieurs pièces où il se plaint de l'inconstance et du manque de foi (2). Il avait alors vingt-cinq ans; on se battait en Afrique, au Brésil et aux Indes : il résolut de s'embarquer pour Goa. Le registre de la maison des Indes, que nous avons cité, porte, en 1550, son nom parmi ceux des volontaires inscrits pour le départ. Cependant un reste d'espoir lui fit préférer de passer en Afrique, où commandait Dom Pedro de Menezès, oncle de Dom Antonio de Noronha, jeune cavalier de grand mérite et son ami. On peut lire ses adieux au Tage dans son cent huitième sonnet (*Brandas aguas do Tejo*), et dans le cent cinquante-huitième (3).

(1) Camoens fait allusion à ce poëme commencé, dans les églogues IV et V qu'il composa à cette époque ou très-peu après.

(2) Voy. le sonnet LXXXVII, le plus parfait pour le style, suivant Faria e Souza, et les églogues IV et V. —Dans cette dernière, que l'on croit adressée à Antonio de Noronha, il y a de très-jolis vers sur le passereau qui cherche et qui ne retrouve plus dans son nid sa compagne.

(3) Le sonnet CVIII (*Brandas aguas*) est une des pièces qui se

Dès cette première campagne, Camoens se conduisit en brave. Aussi a-t-il pu dire plus tard de lui-même, sans qu'on le taxât de forfanterie : « Ma « peau a le privilège de celle d'Achille, qui n'é- « tait vulnérable que par le talon. Personne n'a vu « les miens, et j'ai vu ceux de bien des gens (1). »

On trouvera peut-être bizarre cette prétention d'être invulnérable, surtout quand on songe qu'il reçut dans un combat naval un coup de feu qui lui fit perdre l'œil droit. Il a fait plusieurs fois allusion à cet accident, notamment dans des vers adressés à une dame qui le raillait à ce sujet. Il fut atteint, dit-on, en combattant à côté de son père, Simon Vaz, capitaine du vaisseau sur lequel il servait comme volontaire. C'est la dernière fois que nous aurons à parler de Simon Vaz de Camoens : il est probable qu'il mourut peu après ce combat, et que sa mort fut une des causes qui décidèrent notre poëte à partir pour l'Inde.

Pendant son séjour en Afrique, la plume de Camoens fut aussi active que son épée. Il y composa la première ode, la seconde élégie (*Aquelle que de amor descomedido*) et les tristes et misanthropiques *estancias* sur le *désordre du monde* (*Quem pode ser no mundo tão quieto*), où il dé-

trouvent à la fois dans le *Lima* de Diogo Bernardes et dans les œuvres de Camoens.

(1) Première lettre écrite de l'Inde.

plore les abus de l'ordre social (1). On croit qu'il les envoya d'Afrique à son ami Dom Antonio de Noronha. C'était un présent bien austère pour un jeune homme de quinze ans. Aussi quelques critiques ont-ils pensé qu'il n'écrivit cette pièce que beaucoup plus tard, pendant son séjour en Orient, et qu'il l'adressa à Dom Antonio de Noronha, gouverneur de l'Inde. Je crois, d'ailleurs, que Camoens envoya d'Afrique à son jeune ami sa septième églogue (*les amours des Faunes*), qui est d'une touche beaucoup moins sévère; on remarque même dans cette pièce une scène très-voluptueuse et très-vive, que notre poëte a répétée dans la peinture de l'Ile enchantée des *Lusiades*. C'est aussi, nous le supposons, pendant ces dures années d'épreuve, qu'il écrivit le beau sonnet biblique que nous allons citer :

SONNET XXIX.

« Pendant sept années, Jacob servit de pasteur à Laban, père de Rachel, belle montagnarde; mais il ne servait pas le père : il servait l'aimable fille; car il prétendait à elle seule pour récompense. Il passait toutes les journées dans l'attente d'un seul jour, se contentant de la voir. Mais le père, usant de ruse, au lieu de Rachel, lui donna Lia. Le triste pasteur, voyant que par cet artifice sa bergère lui était refusée, comme s'il ne l'avait pas méritée, recommença à servir sept autres années, en disant : Plus longtemps encore je servirais, si la vie n'était pas trop courte pour un si long amour. »

(1) Outre ces stances, Camoens a composé des *endechas* sur le même sujet et sous le même titre.

Camoens attiré, sans doute, par l'espoir, revint à Lisbonne en 1552. L'accueil qu'il y reçut de la personne aimée lui prouva qu'il s'était abusé. D'autre part, les fleurs de sa muse, comme dit Manoel de Faria Severim, ne produisaient point de fruits; ses services militaires ne recevaient nulle récompense. Dom Antonio avait quitté Lisbonne. Le père de ce jeune homme, Dom Francisco de Noronha, second comte de Linhares, s'étant aperçu de l'amour de son fils pour Dona Margarida da Sylva, petite-fille du comte d'Abrantès, l'avait envoyé à Ceuta servir près de son oncle, pour le distraire de cette passion qu'il désapprouvait. Tout manquait à la fois à Camoens; il résolut d'avoir recours à l'absence (1), de s'embarquer pour l'Inde et de mettre deux mille lieues entre son amour et lui.

On trouve dans ses *Esparsas* plusieurs pièces qui expriment les douleurs du départ et les tortures de l'amour dédaigné (2). Voici, entre autres, un sonnet que nous croyons écrit dans ce moment suprême. Il peint bien, ce nous semble, ce que le poëte dut souffrir avant de s'expatrier. On comprendra mieux, après l'avoir lu, comment, pour consommer ce sacrifice, il fut obligé de s'y prendre à deux fois :

(1) Voy. le sonnet CCXXI.

(2) Voy. notamment, le sonnet CXXXIX.

SONNET XLIII.

« Le cygne, quand il sent approcher l'heure qui met un terme à sa vie, élève sur la rive solitaire une voix plus mélancolique et des chants plus harmonieux. Il voudrait voir son existence se prolonger; il pleure son pénible départ; il célèbre douloureusement la fin de son triste voyage. Ainsi, Madame, quand je vis la triste fin de mes amours et me sentis arrivé à la dernière crise, je déplorai, avec une plus suave harmonie, vos rigueurs, votre manque de foi et mon amour. »

Le dernier vers de ce sonnet est en espagnol. Camoens marie fort souvent les deux langues. Il dit dans sa *seconde lettre écrite de l'Inde*, à propos de quelques strophes ainsi mélangées, qu'elles ont un pied portugais et un pied castillan (1). Camoens a répété dans la canção troisième, cette gracieuse comparaison du cygne. Voici l'*envoi* qui termine cette pièce mélancolique.

« Chanson de Cygne, faite à l'heure extrême, sur la pierre dure et froide de mémoire : Je te laisse en compagnie de l'inscription de ma sépulture; car l'ombre obscure me cache déjà le jour. »

Les motifs qui décidèrent Camoens à quitter l'Europe ne venaient pas tous de ses chagrins d'amour. Les derniers mots qu'il prononça sur le vais-

(1) Camoens mêle aussi quelquefois aux vers portugais des vers latins ou italiens; il s'est permis ce mélange, qui d'ailleurs semble naturel aux langues néo-latines, dans ses poésies les plus graves et jusque dans les *Lusiades*. Voy. ch. IX, oct. 78 — C'est un souvenir de la poésie farcie, si usitée au moyen âge.

seau qui l'emportait loin de Lisbonne ne s'adressaient pas à sa maîtresse. Il nous apprend lui-même, dans sa première lettre écrite de l'Inde, qu'il s'écria comme Scipion : *ingrata patria, non ossa mea possidebis* (1). Il est vrai que, peu de lignes après, il se plaint « d'avoir vu son lierre bien-aimé séparé de lui et attaché à un autre mur (2). » Ce qui peut très-raisonnablement faire supposer que sa maîtresse s'était mariée.

Il mit à la voile au mois de mars 1553 (3). On lit dans un état des troupes de la maison des Indes pour cette année : « Fernand Casado, fils de Manoel Casado et de Branca Queymada, demeurant à Lisbonne, écuyer; Luiz de Camoens, fils de Simon Vaz et de Anna de Sà, écuyer, partit à sa place; il a reçu, comme les autres, 2,400 reis (environ 15 fr., qui feraient aujourd'hui à peu près 75 fr.).»

Camoens s'embarqua sur le *São Bento* (le Saint-Benoît), l'un des quatre navires que Fernand Alvares Cabral conduisait dans l'Inde. Il composa diverses poésies pendant le voyage, notamment l'ode troisième, complainte plutôt élégiaque que

(1) Quelques antiquaires d'une imagination complaisante ont cru reconnaître dans le mot *patria*, qui se lit sur une pierre d'un vieux bâtiment de Literne, un reste de l'épitaphe que Scipion avait composée pour lui-même : *Ingrata patria, ne ossa quidem mea habes.* Val. Maxim., lib. V, cap. 3.

(2) Cette phrase, comme beaucoup d'autres de la même lettre, est écrite en espagnol.

(3) Nicéron, *Mémoires*, t. XXXVII, p. 246.

lyrique (1). A la hauteur du cap de Bonne-Espérance, l'escadre fut assaillie d'une violente tempête, que notre poëte a décrite dans l'élégie première ( *O poeta Simonides*). Trois des bâtiments furent jetés hors de leur route et ne purent arriver à Goa que l'année suivante. Le *São Bento* y aborda seul dans les premiers jours de septembre 1553 (2). C'est peut-être l'unique occasion où Camoens ait eu à se louer de la fortune.

A son arrivée, il trouva le vice-roi Dom Alfonse de Noronha occupé à préparer une expédition contre le roi de Pimenta ou de Chembé, qui avait conquis plusieurs îles sur les rois de Cochin et de Porca, alliés du Portugal. Il obtint d'être admis sur la flotte, qui mit à la voile en novembre 1553 (3).

Cette campagne, la seconde que faisait Camoens, eut un plein succès. Il y fait modestement allusion dans un passage de sa première élégie où il raconte comment on punit en deux jours cette nation habile à se servir de l'arc recourbé. Il rentra à Goa en même temps que le vice-roi, à la fin de 1553.

Ce fut à cette époque qu'il apprit la mort de son ami Dom Antonio de Noronha, tué devant Ceuta avec son oncle Dom Pedro de Menezès, le 18 avril

(1) Les odes de Camoens paraissent avoir reçu ce titre, moins en raison des sujets qui y sont traités, qu'à cause du mécanisme des vers et de la strophe lequel a quelque rapport avec celui des anciens.

(2) Voyez Diogo do Couto, *Dec.* 6, liv. X, cap 14.

(3) *Id.*, *ibid.*, cap. 15.

1553, dans une expédition mal concertée contre les Maures de Tétuan. Ce jeune ami de notre poëte n'avait que dix-sept ans, comme on le peut lire sur le tombeau que sa sœur lui fit élever dans la principale chapelle du monastère de São Bento de Xabregas. L'inscription que l'on y lit encore nous apprend qu'Antonio était l'aîné de sa race, que deux de ses frères périrent à Alcacer-Kébir et deux autres dans l'Inde. Camoens a déploré cette perte d'abord dans la belle églogue d'Umbrano et Frondelio (la première du recueil), dans les douzième et deux cent vingt-neuvième sonnets, et dans la canção XVII, si toutefois cette dernière pièce est bien de lui.

Dom Alfonse de Noronha, qui avait pu juger de la bravoure de Camoens dans la campagne contre le roi de Chembé, fut rappelé en Europe et remplacé par Dom Pedro Mascarenhas, qui prit le gouvernement de l'Inde en septembre 1554. Vers cette époque, Camoens écrivit à Lisbonne une lettre (1), dont nous avons déjà cité quelques fragments, et dont nous allons extraire de plus longs passages, qui donneront une idée des mœurs de Goa et jetteront un jour nouveau sur l'humeur à la fois enjouée et caustique de Camoens.

(1) Première lettre écrite de l'Inde. — Je ne pense pas, avec M. John Adamson, que la seconde lettre soit de la même année. On verra plus loin que je la crois écrite pendant le séjour forcé que Camoens fit plus tard sur les côtes de Mozambique.

Il commence par prémunir son correspondant contre les illusions qu'on était porté à se faire en Portugal sur les avantages du séjour de l'Inde. « Il a éprouvé que là, comme à Lisbonne, on est sous l'empire de méchantes fées. » Il se félicite ironiquement « d'avoir échappé aux tracasseries et aux embûches qu'il rencontrait partout dans sa patrie, et s'estime heureux de s'être retiré dans un pays où il est plus respecté que les taureaux de Merceana, et plus tranquille que la cellule d'un moine prédicateur. » Les derniers biographes de Camoens, MM. Barreto Feio et Monteiro, ont eu l'étrange idée de prendre au sérieux cette amère plaisanterie, sur le sens de laquelle la suite de la lettre ne peut laisser le moindre doute : « La ville « de Goa, dit-il, est une excellente mère pour les « méchantes gens; mais elle est la marâtre des gens « de bien : ceux qui viennent y chercher de l'ar- « gent se soutiennent comme des vessies sur l'eau; « les braves seuls sont réduits à sécher sur pied. » Après avoir cité pour preuve quelques noms propres, il ajoute : « Quant à Manoel Serrão, qui, « *sicut et nos*, cloche d'un œil, il s'est assez bien « conduit depuis son arrivée. Je puis en parler, « car j'ai été choisi pour arbitre de certaines pa- « roles, sur lesquelles il a fait revenir un militaire « qui ne manque pas ici d'autorité. » Ce passage prouve que Camoens joignait à la bravoure du champ de bataille une susceptibilité d'honneur qui

ne lui permettait pas, comme il le dit au même endroit, « de refuser jamais *certaines conversations* « auxquelles les lâches donnent un mauvais nom, « aimant mieux se venger avec la langue qu'avec « le bras. » — « Si vous voulez à présent, conti- « nue-t-il, que je vous parle des femmes, sachez « que toutes les Portugaises que nous avons ici « sont terriblement mûres. » Impertinence qu'il fait suivre d'un commentaire encore plus soldatesque. « Et quant aux femmes du pays, outre « qu'elles sont de couleur bise, faites-moi la grâce « de les courtiser à la manière de Pétrarque ou de « Boscan, et elles vous répondent dans un langage « mêlé d'ivraie qui s'arrête dans le gosier de l'in- « telligence et jette de l'eau sur le brasier le plus « ardent. Jugez ce que doit éprouver un homme « habitué à soutenir les agaceries du petit minois « rose et blanc d'une dame de Lisbonne, toujours « prête à soupirer comme un *pucarinho* (1) qui « reçoit l'eau pour la première fois. En se voyant « au milieu d'objets si peu capables d'inspirer de « l'amour, comment ne pleurerait-on pas sur ses « souvenirs? Dites, pour l'amour de moi, aux da- « mes de votre connaissance, que, si elles veu- « lent monter en grade et voir leur entrée annoncée « par des fanfares, il leur suffit de ne pas redouter

(1) Petit pot de terre qui crie la première fois qu'on y verse de l'eau.

« six mois de traversée un peu pénibles. Nous irons « tous au-devant d'elles en procession et la ban- « nière en tête. Nos dames leur porteront les clefs « de la ville, comme leur âge les y oblige. Je vous « envoie un sonnet sur la mort de Dom Antonio « de Noronha. Vous y verrez quel chagrin sa perte « m'a causé. J'ai fait encore une églogue sur ce su- « jet, et j'y ai inséré quelque chose sur la mort du « prince (1). C'est, à mon avis, la meilleure que « j'aie faite. Je voulais vous l'envoyer pour que « vous la montrassiez à Miguel Diaz, qui, à cause « de l'amitié qu'il portait à Dom Antonio, aurait « été bien aise de la voir; mais j'ai eu beaucoup « de lettres à écrire pour le Portugal, et le temps « m'a manqué. Je me propose de répondre à Luiz « de Lemos. Si ma lettre ne lui parvient pas, qu'il « sache que la faute en est à la traversée, dans la- « quelle tout se perd. *Vale* (2). »

La première mesure importante que prit le nouveau vice-roi fut l'armement d'une flotte qui devait

(1) Camoens parle ici de Dom Jean, fils du roi Dom Jean III et père du roi Dom Sébastien. Ce jeune prince mourut le 21 janvier 1554. Niceron (*Mémoires*, t. XXXVII, p. 153) a cru à tort qu'il s'agissait ici du roi Dom Jean III. Ce grand monarque ne mourut qu'en 1557.

(2) Pour l'intelligence de ce morceau très-difficile, comme pour la plupart des traductions portugaises insérées dans ce volume, j'ai mis à contribution le savoir et la sagacité philologique de mon ami et collègue, M. Louis Dubeux. (*Note de* 1842.)

aller croiser à l'entrée de la mer Rouge, pour fermer le détroit aux vaisseaux des Maures.

Avant que Vasco da Gama eût découvert la route de l'Inde par l'Océan, le commerce de l'Europe avec les contrées orientales se faisait par la Méditerranée et la mer Rouge. Les Vénitiens, facteurs de l'Europe, venaient prendre, à l'entrepôt d'Alexandrie, les denrées que les Maures, facteurs du Levant, allaient chercher sur les côtes de Malabar. La découverte de la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance ruina ce commerce, et causa peu à peu l'affaiblissement et la mort de Venise. Aussi quand, à la fin du dernier siècle, Napoléon heurta de son épée cette reine de l'Adriatique, il se trouva que ce n'était plus qu'un cadavre.

En 1555, les choses n'en étaient pas encore arrivées à ce point : les Vénitiens et les Maures s'efforçaient de soutenir la concurrence des Portugais. L'Égypte continuait d'expédier tous les ans une flotte dans les mers de l'Inde. Dom Pedro Mascarenhas résolut de fermer aux Égyptiens l'entrée de cette mer. Le commandement d'une escadre fut confié dans ce but à Dom Manoel de Vasconcellos; Camoens s'embarqua sur cette flotte qui appareilla en février 1555.

Le résultat de cette expédition ne fut pas heureux. Les Portugais ne purent rencontrer les Maures. Après plusieurs mois de croisière inutile, il fallut aller passer la mousson d'hiver à Ormuz. Ce fut

pendant la durée de cette longue station en face du cap Guardafù, au milieu d'une mer souvent agitée, et à la vue des cimes dépouillées du mont Félix, que Camoens, reportant ses pensées vers l'Europe, composa son admirable cançâo dixième : *Junto de hum seco, duro, esteril monte...*

CANÇAO X.

« Près d'un mont aride, escarpé, stérile, terrain inculte et nu, chauve et difforme, abhorré de toute la nature, où nul oiseau ne vole, nulle bête sauvage ne dort; où nulle pure rivière ne coule, nulle fontaine ne bouillonne, nul vert rameau ne s'agite avec un doux bruit; mont que le vulgaire a nommé *felix* par une triste antiphrase, et que la nature a jeté à l'endroit où un bras de la haute mer sépare les terres abassiques des sables de l'Arabie, sur le lieu même où fut jadis fondée Bérénice, du côté où le soleil qui la brûle se cache pour elle;

« Près de ce mont, on découvre le cap, limite de la côte africaine, qui court du Midi au Nord; on l'appelle le cap des Aromates, ou plutôt on l'appelait ainsi autrefois, car, la roue du temps accomplissant son tour, la langue rude et mal ordonnée des habitants a imposé à ce lieu un autre nom. Là, sur cette mer dont les flots se pressent pour entrer dans la gorge du détroit, ma cruelle fortune m'a amené et retenu longtemps; là, dans cette lointaine et âpre partie du monde, la destinée a voulu que ma brève existence laissât une courte partie d'elle-même, afin que ma vie fût dispersée comme par lambeaux dans le monde entier.

« Là, je demeurai, usant mes tristes jours, jours de malaise, de contrariétés, de solitude, jours mauvais, pleins de fatigues, de dépits et d'afflictions; ayant non-seulement à lutter contre la vie, le soleil ardent, les eaux froides, l'épaisseur des brouillards tièdes et lourds, mais ayant encore pour ennemis mes propres pensées, mes pensées, ce moyen de donner le change à notre propre nature. Elles rappelaient à mon souvenir ce peu de gloire fugitive et de-

puis longtemps écoulée qui m'était échue dans le monde, au temps où je vivais, comme pour doubler le sentiment de mes maux, et me montrer qu'il existe sur la terre beaucoup d'heures de contentement.

« Là, je roulais en moi ces idées, perdant mon temps et ma vie; et ces idées me transportaient si haut sur leurs ailes, que je retombais (et dites si la chute était petite!) de ces vains rêves de satisfaction dans le désespoir de posséder jamais ce que j'avais rêvé. Là, mes imaginations se changeaient en pleurs soudains et en soupirs qui fatiguaient les airs. Là, mon âme captive et blessée étalait ses plaies vives, entourée de douleurs et de chagrins. Démantelée et sans défense, elle était exposée aux coups de la superbe Fortune, de la Fortune hautaine, inexorable, tyrannique.

« Elle n'avait, mon âme, aucun lieu de refuge, aucune espérance où elle pût appuyer un peu sa tête et se reposer. Tout lui était douleur et cause de souffrance. Faut-il donc qu'elle périsse? Non, il lui faut subir ce qu'a décidé le cruel Destin. Oh! qui peut par des plaintes adoucir cette mer irritée? Les vents, importunés par ma voix, paraissent se calmer; seulement le ciel sévère, les étoiles et le Destin toujours farouche, se récréent au spectacle de ma perpétuelle infortune et déploient leur courroux et leur puissance contre un corps formé de limon, vil et misérable insecte qui rampe sur la terre (1).

« Si, du moins, de tant de fatigues je retirais l'avantage de savoir avec certitude qu'une heure viendra où les yeux que je voyais se souviendront de moi; si cette triste voix, en s'exhalant, frappait les oreilles angéliques de celle en présence de qui je vivais; si, revenant un peu sur elle-même, et repassant dans son âme agitée, le temps déjà écoulé de mes douces erreurs, de mes maux pleins de charme et des fureurs que je cherchais, que je souffrais pour elle; si, quoique bien tard, devenue compatissante, elle éprouvait un peu de regret et s'accusait elle-même de cruauté!

« Cela seul, si je le savais, pourrait être un repos pour ce qui me

(1) Cette définition de l'homme, empruntée à la Bible, est répétée dans les *Lusiades*. Voy. ch. 1, oct dern.

reste de vie, et adoucirait mes souffrances. Ah! Madame! Madame! vous êtes donc bien riche, puisque, loin comme je le suis de toute joie, vous me nourrissez par une douce fiction. Dès que ma pensée me retrace votre image, peines et chagrins s'évanouissent; soutenu de votre souvenir, je me sens l'assurance de regarder face à face la mort cruelle; puis, viennent se joindre à ce souvenir des espérances qui rendent mon front plus serein, et qui changent mes profonds tourments en regrets doux et suaves.

« Là, je demande de vos nouvelles, Madame, aux vents amoureux qui soufflent de la contrée où vous habitez; je demande aux oiseaux qui volent au-dessus de moi, s'ils vous ont vue, ce que vous faisiez, ce que vous disiez; où? comment? avec qui? quel jour? à quelle heure? Ici, ma vie fatiguée s'améliore; elle reprend de nouvelles forces, capables de vaincre la Fortune et les fatigues, uniquement pour retourner vous voir, uniquement pour aller vous servir et vous aimer. Le temps me dit qu'il m'en donnera les moyens; mais l'ardent désir, qui ne souffre aucun retard, rouvre sans pitié mes blessures à de nouvelles douleurs.

« Ainsi je vis, et si quelqu'un te demande, Cançâo, pourquoi je ne meurs pas, tu peux lui répondre que j'endure une mort plus cruelle; c'est la mort que me fait souffrir l'amour. »

N'y a-t-il pas dans cette douleur, dont les blessures se rouvrent et saignent à la vue des rochers sauvages de Bab-el-Mandeb (1), dans ce retour passionné vers un bonheur perdu, quelque chose du désespoir si bien exprimé dans la lettre de Saint-Preux, écrite des âpres rochers de Meillerie? En vérité, quand on lit de si beaux vers, on ne peut qu'être stupéfié de l'étrange jugement porté par la Harpe, dans la préface de sa traduction des *Lusiades* : « Le

(1) Ces rochers sont ceux de l'île de Perrim, située en travers du détroit de Bab-el-Mandeb.

Camoens, dit-il, a laissé des poésies diverses qui ne sont pas dignes de sa réputation, et qui ne méritent pas d'être traduites. » Qu'en pensez-vous?

Camoens retourna à Goa au mois d'octobre 1555. Depuis le 16 juin, le vieux vice-roi Dom Pedro Mascarenhas n'existait plus; Dom Francisco Barreto venait de lui succéder avec le titre de gouverneur.

L'installation de ce nouveau dignitaire donna lieu à des fêtes qui ne furent pas, à ce qu'il paraît, du goût de tous les habitants de Goa. Il se répandit, à cette occasion, une satire en prose mêlée de vers, qui porte, dans les œuvres de Camoens, le titre suivant : *Plaisanteries sur quelques hommes qui ne sont pas ennemis du vin*. Après ce titre vient une espèce d'argument ainsi conçu : « L'auteur feint qu'à Goa, dans les fêtes données pour l'installation du gouverneur, de certains galants se présentent pour jouer au jeu de cannes (1); ils ont sur leurs banderoles des devises et des emblèmes qui font connaître leur caractère et leurs intentions. » Cette plaisanterie, attribuée à tort ou à raison à Camoens, lui fit un ennemi mortel du gouverneur. Je crois qu'il écrivit à cette même époque le sonnet suivant :

SONNET CXCIV.

« Ici, dans cette Babylone d'où découle tout le mal qui remplit le monde; ici, où le pur amour est sans valeur, parce que sa mère,

(1) Espèce de tournoi mauresque où l'on combattait avec des roseaux.

plus puissante que lui profane tout; ici où le mal se raffine, où le bien se corrompt, où la tyrannie peut plus que l'honneur; ici où la monarchie aveugle et égarée croit qu'un vain nom est un gage de bonne foi; ici, dans ce labyrinthe où la noblesse, la valeur et le savoir vont demandant l'aumône aux portes de la bassesse et de la cupidité; ici dans cet obscur chaos de confusion, je remplis le cours de la nature; vois si je t'oublierai, ô Sion! »

C'est dans cette disposition mélancolique qu'il composa ses *redondilhas* mémorables intitulées : *Disparates na India* (inconséquences ou folies des Européens dans l'Inde). Il stigmatisa dans cette satire, avec une vertueuse indignation, la cupidité, les rapines, les mœurs dissolues et tous les vices dans lesquels se plongeaient ses concitoyens. Cette pièce, écrite avec la verve sévère qu'il déploie si souvent dans les *Lusiades,* est le digne pendant des stances sur le *Désordre du monde.* On admire, dans la misanthropique tristesse dont ces deux pièces sont empreintes, quelque chose de la profonde amertume qui a dicté, de nos jours, les plus poétiques invectives de lord Byron; mais il y a de plus, dans les vers de Camoens, une louable discrétion sur les personnes et un généreux pardon de toutes les injures souffertes, deux qualités qui n'étaient pas les vertus dominantes du dernier barde de l'Angleterre.

Quoiqu'il ne se trouvât pas, dans les *Disparates,* un seul nom propre ni une seule personnalité, Dom Francisco Barreto, qui ne cherchait qu'un prétexte,

voulut y voir une attaque à son autorité. Camoens fut mis en prison, et comme plusieurs vaisseaux partirent, peu après, de Goa pour la Chine, le gouverneur le fit embarquer, avec ordre de rester aux Moluques; c'était jeter douze cents lieues de plus entre Camoens et sa patrie.

Quelques vers du poëte, insérés plus tard dans la paraphrase du psaume 136 (*super flumina Babylonis*), nous apprennent combien profondément il ressentit cette injustice : « Puisse, dit-il, le souvenir de cet exil demeurer sculpté sur le fer et sur la pierre! » Ce vœu fut toute sa vengeance; il ne nomma pas même son persécuteur. Il s'est plaint encore de cet exil, et avec la même réserve, dans plusieurs passages des *Lusiades* (1). Les vaisseaux qui l'emmenèrent vers le sud mirent à la voile au commencement de 1556.

On n'a que des notions peu précises sur ce que fit Camoens pendant les trois premières années de son exil. On croit qu'il fut déposé à Malacca, d'où il se rendit aux Moluques. Plusieurs de ses poésies les plus mélancoliques sont de cette époque, entre autres, je crois, la première sextine (2), où il se

(1) Voy. ch. VII, oct. 79-82.

(2) Les lois métriques des *sextinas* sont très-compliquées et très-singulières. Ces sortes de pièces sont composées de six strophes de six vers chacune, plus un envoi en tercet. Les mots qui forment les rimes de la première strophe sont seuls admis à servir de rimes aux cinq autres et au tercet. Ces mots ne peuvent se placer

plaint de la fuite des années qui s'écoulent tandis qu'il est privé de la présence de sa maîtresse et de la vue de sa patrie, et l'ode sixième, où il raconte la vision qu'il a eue de celle que, dans son amour de plus en plus mystique, il compare à Laure et à Beatrix(1). Nous avons la preuve qu'il visita l'île de Ternate, dont il a décrit le volcan, le climat et les habitants dans sa sixième cançâo. Nous croyons qu'il dut passer la majeure partie de ces trois années dans les îles de Timor ou de Tidor, qui étaient les lieux d'exil ordinaires des Portugais dans l'Inde. C'est à cette extrémité du monde que notre poëte, livré au souvenir de toutes ses infortunes, écrivit, je crois, la belle cançâo XI, où il raconta sa vie entière et toute l'odyssée de ses malheurs. Quoique

que dans l'ordre suivant. La rime du dernier vers de la première strophe devient la rime du premier vers de la deuxième. La rime du premier vers de la première strophe devient la rime du second vers de la deuxième; la rime du deuxième vers de la première strophe devient la rime du quatrième vers de la deuxième; la rime du troisième vers de la première strophe devient la rime du sixième vers de la deuxième; la rime du quatrième vers de la première strophe devient la rime du cinquième vers de la deuxième; la rime du cinquième vers de la première strophe devient la rime du troisième vers de la seconde. Et de même pour les strophes suivantes. La loi du tercet final est que les derniers mots des trois vers qui le composent soient ceux qui terminent les trois premiers vers de la sixième strophe.

(1) On peut voir une autre comparaison avec Laure dans le sonnet CIII.

très-longue, on me pardonnera, j'espère, de citer cette pièce en entier.

CANÇAO XI.

« Viens çà, discret dépositaire des plaintes que j'exhale sans cesse, papier, sur qui je décharge mes chagrins. Disons les injustes traverses que, pendant tout le cours de ma vie, m'a suscitées le Destin contraire, inexorable, sourd aux larmes et à la prière. Jetons un peu d'eau sur un ardent foyer, et qu'à grand bruit s'élève une plainte plus forte que celles que toutes les mémoires se rappellent. Disons mes malheurs à Dieu, au monde, au genre humain et aux vents, à qui bien des fois déjà je les ai contés tout aussi vainement que je les conte à cette heure. Mais, comme je suis né pour les mécomptes, je ne doute pas que ce projet lui-même ne finisse par en être un. Impuissant à réussir, comme je le suis, qu'on ne m'accuse pas si j'erre encore en ce point; c'est une sorte de consolation de pouvoir parler et errer librement et sans recevoir de blâme. Bien triste est le sort de celui qui se contente de si peu!

« Je suis, depuis longtemps, désabusé de l'espérance de trouver un soulagement dans la plainte. Mais au malheureux qui souffre, force est de crier, si sa douleur est grande. Je crierai donc, quelque faible et impuissant que soit le secours de la parole pour me soulager, car la douleur ne se calme pas toujours en criant. Qui me donnera, au moins, le pouvoir de répandre des larmes et des soupirs sans fin, égaux au mal qui habite en mon âme? Mais peut-on jamais atteindre la mesure de la souffrance par des cris ou par des larmes? Je dirai, enfin, ce que m'enseignent la colère et la tristesse, et le souvenir de ces pénibles sentiments, autre douleur plus poignante et non moins réelle. Hommes désespérés, venez m'entendre! et loin, bien loin d'ici ceux qui vivent d'espérances, et qui livrent leur imagination crédule à de vains rêves! qu'ils s'éloignent, car l'Amour et la Fortune ont décidé qu'on ne pourra comprendre la douleur que dans la mesure où on l'a sentie.

« Quand je sortis de la sépulture maternelle, hôte récent du monde, incontinent de funestes étoiles m'asservirent et m'enlevèrent

mon libre arbitre. En effet, j'ai mille fois connu dans ma vie la meilleure route, et, en dépit de moi-même, j'ai suivi la plus mauvaise. Dès qu'enfant j'ouvris doucement les yeux, la Destinée, pour proportionner mes tourments à mon âge, voulut qu'un petit dieu aveugle me blessât. Les pleurs de mon enfance elle-même coulèrent pour des chagrins amoureux. Les vagissements de mon berceau résonnaient déjà comme des soupirs. Mon âge et mon destin étaient d'accord. Quand, d'aventure, on me berçait, si l'on me chantait de tristes vers d'amour, aussitôt je m'endormais : tant mon naturel était porté à la tristesse.

« Ma nourrice fut une bête féroce, car le destin n'a pas voulu qu'une femme reçût un tel nom de moi, et il ne s'en fût pas trouvé. Ainsi je fus nourri, sans doute, afin que je suçasse le poison amoureux, que je devais boire dans un âge plus avancé, sans que, grâce à l'habitude, il me devînt mortel. Dès lors, je vis l'image et l'apparence de cette créature féroce (1), si belle, si suave et si venimeuse, qui m'a allaité au sein de l'espérance. Je vis plus tard l'original, qui ne rend pas seulement excusables, mais triomphantes et glorieuses les fautes où m'a jeté ma frénésie. Elle avait, comme il me sembla, une forme humaine; mais elle resplendissait d'un éclat divin. Sa taille et sa démarche étaient si charmantes, qu'à sa vue tout mal se changeait en bien. En elle, ombre et lumière, tout excédait le pouvoir de la nature.

« Quelle sorte de tourments l'Amour a-t-il jamais inventée qu'il n'ait, je ne dis pas essayée, mais épuisée sur moi? D'abord, les implacables rigueurs, qui découragent, détournent de leur but et font rougir sous le dédain les désirs brûlants, dans lesquels la pensée puise sa force; puis, des ombres fantastiques, introduites par de téméraires espérances. Tantôt c'étaient des faveurs imaginaires et chimériques, folles illusions que disperse et met en fuite la douleur des mépris reçus, cette douleur qui brise l'aile de l'imagination; tantôt c'était le supplice de conjecturer et de tenir mes conjectures pour certaines, puis, tout aussitôt, d'avoir l'humiliation de me dé-

(1) « Aquella humana fera tão formosa. » Camoens paraît affectionner cette expression. Son ode IVe commence par ce vers :

« Formosa fera humana »

dire ; c'était d'attribuer à tout ce que je voyais un autre sens que le sens véritable ; c'était, enfin, de chercher des raisons à toutes choses, tandis que je n'étais environné que de choses sans raison.

« J'ignore comment la flamme de ses regards savait dérober les cœurs qui, par les yeux, s'élançaient subtilement vers elle ; peu-à-peu elle attirait le mien d'une manière invincible, comme le soleil ardent pompe insensiblement la moiteur d'une voile humide. Un visage pur et transparent, pour qui les noms de beau et de charmant ne sont qu'un insuffisant éloge, un doux et attrayant regard qui ravissait les âmes, telles ont été les herbes magiques que le ciel m'a fait boire, et qui, pendant de longues années, m'ont tenu transformé en un autre être, et rendu si content de ma métamorphose, que je trouvais dans mes illusions un remède à mes chagrins. Je plaçais un bandeau devant mes yeux pour me cacher mon infortune, qui croissait comme un enfant élevé par les soins d'un maître, pour lequel il grandit.

« Qui peut peindre ce qu'il y a de tristesse à vivre, comme moi, absent et mécontent de tout ce que je voyais ; à être si loin du lieu où j'étais ; à parler sans savoir ce que je disais ; à marcher sans voir ma route ; à soupirer même sans m'apercevoir que je soupirais? Et, quand j'étais tourmenté par cette douleur sortie des eaux du Tartare, et que j'éprouvais ce mal, le plus douloureux de tous, et qui, cependant, a changé souvent mes âpres colères en de douces afflictions, alors, tantôt emporté par l'excès de la souffrance, je voulais et ne voulais pas cesser d'aimer et porter ailleurs, par vengeance, mes désirs désespérés, qui depuis longtemps ne pouvaient plus changer ; tantôt je me replongeais dans le regret du passé, tourment pur, doux et mélancolique, qui transformait ma douleur en tristes larmes d'amour.

« Je ne cherchais d'excuses que pour moi seul ; car le doux amour ne me permettait pas d'apercevoir la moindre faute dans l'objet aimé, et si tendrement aimé ! C'étaient là tous les remèdes qu'inventait la crainte de la douleur, qui enseignait à ma vie à se nourrir d'illusions. Ainsi s'écoula une partie de mon existence, durant laquelle, si j'ai goûté quelques courtes satisfactions, imparfaites, timides, honteuses, ce n'a été pour moi que la semence d'un long et amer chagrin. Ce cours non interrompu de souffrances, ces

pas toujours vainement fourvoyés, ont fini par éteindre en moi le goût ardent et si profondément enraciné des pensées amoureuses dont s'est nourrie ma tendre nature, qui, par une longue habitude des rigueurs qui surpassent les forces humaines, s'est enfin convertie en un goût constant pour la tristesse.

« Ainsi, je changeai ma vie; je changeai, non : ce fut le Destin cruel qui la changea dans sa colère; car moi, malgré mes souffrances, je ne l'aurais pas changée. C'est lui qui me força d'abandonner ma patrie, ce nid tant aimé (1), et me fit traverser les vastes mers qui, plus d'une fois, ont menacé mes jours. Tantôt j'eus à subir les plus rares effets de la colère de Mars, qui voulut tout d'abord que mes yeux vissent et ressentissent les coups les plus cruels. On peut voir, en effet, imprimées sur mon écu les traces du feu ennemi (2). Tantôt j'errais, pèlerin vagabond, au milieu de peuples de langues, de coutumes, de cieux et de caractères divers, et cela pour te suivre d'un pas diligent, Fortune inconstante, qui consumes nos années en nous présentant des espérances qui, de loin, brillent comme des diamants, et qui, tombées de tes mains, ne sont plus qu'un verre fragile.

« La pitié des hommes me manqua. Je vis, au premier péril, mes amis se tourner contre moi. Au second, je ne trouvai plus de terre où poser mon pied. On me refusa l'air pour respirer. Enfin, le temps et le monde me manquèrent. Quel mystère incompréhensible! naître pour vivre, et m'apercevoir que je manquais, pour vivre, de tout ce que le monde possède à cette fin! Ne pouvoir pas même me débarrasser de cette vie, que j'ai si souvent risquée! Il n'y a pas de détresse, pas de dangers, pas de tristes événements, pas d'injustices commises par ceux que l'ordre confus du monde et d'anciens abus élèvent au-dessus des autres, que je n'aie soufferts, attaché à la fidèle colonne de ma souffrance, ce pilori que l'implacable persécution du malheur a mille fois brisé et relevé de son bras puissant.

(1) « O patrio ninho amado. » Expressions favorites de Camoens, qu'il a répétées dans les *Lusiades*, et dans le sonnet CLXVIII, que nous citerons plus loin.

(2) Allusion à la blessure qui lui fit perdre un œil.

« Je ne raconte pas ces maux comme le matelot, après une violente tempête, raconte ses périls dans un port joyeux. Aujourd'hui même, la Fortune houleuse me soumet à de si grandes misères, que je crains de hasarder un seul pas. Je ne cherche plus à détourner les disgrâces qui m'arrivent; je ne prétends plus au bien qui me manque. Pour moi, toute l'habileté humaine est impuissante; c'est d'une force souveraine, c'est de la Providence divine que je dépends. Cette pensée, bien claire pour moi, m'offre souvent une consolation dans mes malheurs; mais quand, vaincu par la fragilité humaine, je jette un regard sur le cours du temps (1), et n'en rapporte que le souvenir des années si tristement écoulées, alors l'eau que je bois et le pain que je mange se changent en larmes amères, et je ne puis calmer ma douleur qu'en laissant ma fantaisie se créer de chimériques peintures de joie.

« S'il était possible que le temps, comme la mémoire, retournât en arrière, et repassant sur les vestiges du premier âge, me ramenât près des fleurs que j'ai vues dans ma jeunesse! S'il était possible qu'un jour le souvenir de ma mélancolie présente devînt mon plus doux contentement! S'il se pouvait que je retrouvasse la joyeuse et suave conversation de mon amie, qui ouvrit à la fois mon intelligence et mon cœur! que je revisse la campagne, nos promenades, ses signes d'intelligence, ses regards, sa beauté de neige et de rose, sa grâce, sa douceur, son exquise politesse, et cette amitié sincère qui détournait toute idée basse, toute intention impure et terrestre, amitié telle que je n'en vis plus depuis lors!... Oh! vains souvenirs! où emportez-vous ce faible cœur, dont je ne puis encore dompter les vains désirs?

« Rien de plus, Canção; rien de plus! car je pourrais parler ainsi mille ans sans m'en apercevoir; et si, par hasard, on t'accuse d'être longue et fastidieuse, réponds que l'eau de la mer ne peut tenir dans un vase étroit. Je ne chante pas de feintes galan-

(1) Je lis :

Os olhos *no* que corre, e não alcança,

et non,

Os olhos *na* que corre, e não alcança,

qui offre un mauvais sens.

teries, dans un vain désir de louange; j'expose des choses vraies, et qui me sont arrivées. Plût à Dieu que ce fussent des fables et des songes! »

Camoens a plusieurs fois insisté sur la réalité de ses poésies amoureuses. Voici la fin de son premier sonnet destiné à servir de préface au recueil de ses *Rimas,* que quelques-uns ont appelées : TRISTES *en matière d'amour* :

« ...O vous, que l'amour soumet à des volontés changeantes, quand vous lirez dans ce livre peu étendu des événements si divers, sachez que ce sont de pures vérités et non des fables. Suivant que vous connaîtrez l'amour, vous aurez l'intelligence de mes vers (1). »

C'est dans cette pénible situation de cœur, à trois mille lieues de son pays, que Camoens reçut la seule nouvelle qui pût aggraver ses peines : *celle qu'il aimait* n'existait plus.

Nous pouvons juger de la violence et de la durée de sa douleur par le nombre des poésies dans lesquelles il a déploré cette perte. Six de ses sonnets (2), une églogue (3) et deux de ses sextines (4) ont immortalisé ses regrets. Toutes ces pièces sont empreintes de la douleur la plus vive, de l'abattement le plus profond. Voici un de ces sonnets, dont

(1) Voy., sur le même sujet, le sonnet CLXXXII.
(2) Les sonnets, XIX, XXIX, XCII, CLXXIV, CLXXXVI, CCXXX.
(3) La quinzième.
(4) La troisième et la quatrième.

presque tout le mérite consiste malheureusement dans une ravissante mélodie, qu'aucune traduction ne saurait rendre.

SONNET XIX.

« O mon âme charmante (1), qui as pris si tôt congé de cette triste vie, repose là-haut dans le ciel éternellement, et que je vive, moi, sur cette terre, toujours triste ! Si là-haut, dans la demeure céleste où tu es montée, il est permis de se souvenir de notre monde, n'oublie pas l'amour ardent que tu as vu briller si pur dans mes yeux ; et, si tu crois que le chagrin qui m'est resté du malheur sans remède de t'avoir perdue mérite de toi quelque retour, demande à Dieu, qui a abrégé tes années, qu'il m'enlève d'ici pour te revoir, aussi vite qu'il t'a enlevée. »

Dom Jose Maria de Souza, celui des biographes de Camoens qui a le plus attentivement étudié cette partie de l'histoire de notre poëte, pense qu'il n'apprit la mort de sa maîtresse que longtemps après avoir quitté les Moluques, et seulement en 1564 (2). Voici nos raisons pour la placer ici.

Nous ne savons avec certitude que deux choses sur la maîtresse de Camoens : elle était dame du palais, et mourut jeune. Cette dernière circonstance a fait penser à plusieurs biographes qu'elle était morte avant le départ du poëte pour Goa. Je ne puis admettre cette supposition, contredite par plu-

(1) Les traités de versification portugaise blâment très-ridiculement l'équivoque de *Alma minha* et *maminha*.

(2) Voyez une lettre adressée par Dom Joze Maria de Souza à M. John Adamson. (*Memoirs of the life of Luis de Camoens*, t. I, p. 96.)

sieurs pièces évidemment composées dans l'Inde, et qui sont toutes pleines d'elle. On doit, pour accorder les vers du poëte avec la tradition, n'éloigner la mort de cette jeune femme que le moins possible de l'arrivée de Camoens dans l'Inde. La dernière pièce qui lui soit adressée est la cançâo sixième, écrite à Ternate, et à qui on peut assigner la date de 1557. Nous croyons donc que la maîtresse de Camoens mourut vers 1555; il fallut bien deux ans pour que ce malheur allât trouver notre poëte à l'extrémité du monde.

Il est permis de présumer que ce fut alors qu'atteint d'une maladie désespérée, il reçut dans un hôpital les soins qu'on accorde à l'indigence. Il ne revint à la vie, comme il nous l'apprend, que par un miracle égal à celui qui prolongea les jours du roi Ézéchias (1).

Dans sa résignation douloureuse à ses malheurs passés, et dans l'attente de nouvelles peines, Camoens écrivit le sonnet suivant aux Moluques.

SONNET XCII.

« Que pourrai-je donc demander encore au monde, lorsque dans l'objet où j'ai placé un si grand amour, je n'ai vu que les rigueurs, l'indifférence et enfin la mort, que rien ne peut surpasser? Puisque je ne suis pas encore rassasié de la vie, puisque je sais déjà qu'une grande douleur ne tue pas, s'il existe une chose qui cause de plus grandes angoisses, je la verrai; car je puis tout voir. La mort, pour mon malheur, m'a déjà mis en sûreté contre tous les maux. J'ai déjà

(1) Voy. *Lusiadas*, cant. VII^e^, oit. 80.

perdu ce qui m'a enseigné à perdre la crainte. Je n'ai vu dans la vie que le manque d'amour; je n'ai vu dans la mort que la grande douleur qui m'est restée. Il semble que pour cela seul je sois né. »

Ces pressentiments, qui annonçaient à Camoens d'autres infortunes, ne furent pas trompés. Cependant, pour quelque temps, sa position s'améliora. Francisco Barreto fut remplacé, le 3 septembre 1558, par un prince du sang royal, Dom Constantino de Bragança, frère de Dom Theodosio, qui avait montré à Lisbonne de l'estime pour le talent de Camoens. Ce vice-roi se hâta de réparer les torts du dernier gouverneur, et nomma Camoens curateur des successions vacantes à Macao. M. Francisco Alexandre Lobo, apologiste trop indulgent des ennemis de notre poëte, veut qu'il ait dû cette faveur à Barreto; mais cette supposition est contredite par tous les témoignages. Barreto n'était que gouverneur, et ceux des historiens qui rapportent ce fait sans nommer Dom Constantino, attribuent unanimement cet acte de justice au vice-roi.

Camoens se rendit à son poste à Macao en 1559. Cette jolie ville, demi-portugaise et demi-chinoise, ne faisait que de naître. Notre poëte put jouir pendant dix-huit mois, dans ce séjour, d'un de ces intervalles de tranquillité et d'aisance qui ont été si rares dans sa vie. C'est là, dit-on, qu'il acheva en partie ses *Lusiades*.

Il vécut, toutefois, très-retiré dans cette ville, tout occupé de son poëme et du souvenir de sa maî-

tresse. Lui-même l'a dit dans un charmant sonnet : « Aimer, c'est marcher solitaire au milieu du monde (1). »

On montre encore aujourd'hui à Macao une grotte qui a conservé le nom de Camoens. Suivant une tradition reçue dans la ville, il se retirait souvent dans cet endroit solitaire pour travailler à son poëme et se livrer à ses pensées :

SONNET CLI.

« Tout le monde me juge un homme perdu, en me voyant si profondément livré à mes soucis, marcher toujours séparé des hommes et négligeant toutes relations humaines; mais moi qui ai connu le monde et qui ai été presque écrasé par lui, je tiens pour bas, grossier et abusé celui dont l'âme ne grandit pas sous un mal tel que le mien. Qu'il retourne affronter la terre, la mer et les vents; qu'il cherche honneurs et richesses sous d'autres climats, domptant le fer, le feu, le froid et le chaud! Moi, tout à l'amour, je me contente de tenir sculpté pour l'éternité votre charmant visage au fond de mon cœur. »

Ce lieu, que les gens du pays nomment aussi *la Grotte de Patané,* est situé à peu de distance de la ville. Plusieurs voyageurs, notamment Eyles Irwin (2), et plus récemment M. Rienzi (3), en ont

(1) Sonnet LXXXI.

(2) Voy. sir William Ouseley's *Oriental collections*, vol. I, p. 126. —Lord Macartney, Voyage à la Chine, trad. française, 2e édit., t. IV, p. 179. — Hüttner, t. Ve du voyage précédent. — Ellis, Voyage en Chine, trad. fr., t. II, p. 271. — De Guignes, Voyage à Péking, t. III, p. 181.

(3) Ce voyageur eut, en 1828, l'idée de consacrer ce lieu poétique par un monument. On a rendu compte dans la *Revue des Deux-*

donné des descriptions et des dessins. La grotte, proprement dite, occupe la partie inférieure d'un roc élevé, qui est aujourd'hui enclavé dans un vaste jardin. On pénètre dans ce réduit par une haute et large ouverture pratiquée entre deux montants de pierre, sur lesquels s'appuie transversalement un bloc énorme de granit. Une ouverture cintrée, beaucoup plus haute et plus étroite que la première, est pratiquée d'un des côtés du roc, et permet de monter au sommet. De cette espèce de belvédère naturel, la vue s'étend au loin sur la mer et les îles voisines. Ne semble-t-il pas que ce soit là précisément cet antre isolé, cette grotte déserte que Camoens, dans un accès de mélancolie farouche, appelait si ardemment par ces beaux vers?

SONNET CLXXXI.

« Où trouverai-je un lieu tellement écarté, tellement à l'abri de tous les souffles du Sort, qu'il ne soit point fréquenté, je ne dis pas par les hommes, mais par les bêtes féroces; quelques taillis effrayants et sombres, une forêt solitaire, triste, obscure, sans claire

---

*Mondes* (n° de novembre 1834, 1re édit.), de cet hommage payé à la mémoire de Camoens. Malheureusement, d'après les termes mêmes du récit, on ne peut guère louer que le bon vouloir. Il paraît que M. Rienzi a, dans les meilleures intentions du monde, rendu presque méconnaissable la grotte du poëte : « Il a fait, dit-il, creuser une niche de plus de six pieds de haut sur cinq de large, à l'endroit même où venait s'asseoir Camoens rêvant à son poëme. » Le granit fut taillé par le ciseau et le monument aurait été complet, si le maître du jardin (grâces lui soient rendues !) n'avait arrêté le zèle monumental du trop impétueux admirateur de Camoens.

fontaine, sans agréable verdure; enfin un lieu conforme à mes soucis; afin que là, dans les entrailles des rochers, à la fois vivant et mort, enseveli et vivant, je puisse me plaindre sans mesure et sans contrainte! Là, du moins, puisque ma peine est sans remède, je ne serai pas triste dans des jours gais, et des journées entières de tristesse me rendront content. »

Le vice-roi Dom Constantino ne se contenta pas d'avoir placé Camoens à Macao. En 1560, il le rappela à Goa, où notre poëte espérait rapporter la petite fortune qu'il avait amassée dans sa place, ou, comme il est plus probable, dans une heureuse spéculation commerciale; mais un nouveau malheur l'attendait en route. Sur les côtes de la Cochinchine, dans la baie de Camboge, son vaisseau toucha sur un écueil et fut mis en pièces. Grâce au calme de la mer, Camoens parvint à gagner, sur une planche brisée, les bords du fleuve Mécom, ne sauvant de ce naufrage que ses *Lusiades*. Je lis, mais dans un seul auteur (1), qu'il eut un compagnon de salut : c'était cet esclave de Java qui le servit si fidèlement jusqu'à la mort. Ce renseignement est pour moi d'un grand prix. J'aime à voir commencer par cette communauté de périls l'affection si touchante du Javanais et de son maître; j'aime à penser qu'ils se durent mutuellement la vie, et que c'est peut-être aux efforts de ce pauvre serviteur inconnu que l'Europe est redevable de la conservation des *Lusiades*. Nicéron, ou plutôt

(1) Nicéron (*Mémoires*, t. XXXVII), répété par lord Strangford.

l'auteur portugais de l'article inséré dans ses *Mémoires,* nomme *Jean* cet esclave auquel Pedro de Mariz, Manoel de Faria e Souza (1) et la commune renommée ont attribué le nom d'*Antonio,* désormais impérissable. Le souvenir de cet événement a inspiré à Camoens de mélancoliques actions de grâces dans le dixième chant des *Lusiades.*

OCTAVE CXXVIII.

« Fleuve secourable! Un jour tes rives paisibles recueilleront d'un triste et lamentable naufrage des chants déjà mouillés de l'onde amère, seul débris échappé aux écueils, aux tempêtes, aux dangers sans nombre et à toutes les misères qui accableront cet exilé dont la lyre harmonieuse aura plus de renommée que de bonheur. »

Les deux naufragés furent reçus avec hospitalité par les familles chinoises établies au bord du fleuve Mécom. Il paraît que ce fut sur cette rive étrangère que Camoens composa ses *Redondilhas merveilleuses,* selon l'expression de Lope de Vega (2), belle et touchante paraphrase du psaume 136, *Super flumina Babylonis* (3). Dans cette pièce il passe en revue sa vie et ses malheurs : Il suspend sa flûte aux saules et dit adieu au chant. C'est dans cette glose poétique que se trouve un long et gracieux morceau sur le pouvoir de la musique, qui n'a

(1) *Rimas varias*, t. III. p. 179.

(2) Prologue du poëme de *Saint-Isidore.*

(3) Il a composé sur le même texte les sonnets CCXXXVII, CCXXXVIII, CCXXXIX et CCLXXXII.

de comparable que les vers de Shakspeare dans le cinquième acte du *Marchand de Venise*. Voici une de ces charmantes strophes :

« On me demandait pourquoi je renonçais au chant et à la musique que je pratiquais à Sion; car le chant aide toujours à faire oublier quelques peines passées. Il chante; celui qui chemine gaîment dans le chemin pénible; effrayé de l'obscurité du bois épais et de la nuit, l'homme craintif chasse la peur en chantant. Le prisonnier chante doucement en frappant sa chaîne pesante; il chante le joyeux moissonneur; et le journalier qui travaille, s'il vient à chanter, sent moins le poids de sa tâche. »

Camoens, à peine remis et séché de son naufrage, se confia de nouveau à la mer : il passa d'abord à Malaca, où l'on trouvait pour Goa des occasions fréquentes; enfin il arriva dans cette ville en 1561.

Il s'acquitta généreusement de ce qu'il devait au vice-roi, en lui adresant les fameuses stances : *Comonos vossos hombros* (1), imitées de l'épître d'Horace à Auguste : *Quando sustineas*.... dans lesquelles il célèbre surtout la conquête récente de la ville de Damao. Notre poëte, en louant l'administration de Dom Constantino, ne fut sans doute pas fâché de pouvoir régler honnêtement ses comptes avec celle de Barreto. Cependant, quoique le blâme du prédécesseur résonne toujours agréablement aux oreilles de celui qui lui

(1) Estancias II.

succède, Camoens eut la généreuse délicatesse de ne pas prononcer le nom de l'ancien gouverneur.

C'est dans ce temps de demi-prospérité que Camoens donna l'agréable festin poétique dont le *menu* nous a été conservé dans ses œuvres. Il invita plusieurs amis, dont nous savons les noms : Dom Francisco d'Almeyda, Dom Vasco de Atayde, Heitor da Sylveira, surnommé *Draco*, Jean Lopes Leitâo (1) et Francisco de Mello. Il les reçut dans une salle disposée avec élégance, et les fit asseoir devant une table bien servie; puis quand on vint à découvrir les plats, chaque convive, au lieu de mets, trouva une stance à son adresse. Nous avons toutes ces petites pièces de vers avec les réponses impromptu qui y furent faites.

Il ne faut pas s'étonner de trouver dans un écrivain aussi mélancolique et aussi malheureux que Camoens, de pareilles traces d'enjouement. Ces contrastes sont très-naturels. On peut citer du même poëte plusieurs morceaux empreints d'une naïve gaieté, l'épisode de Velloso, par exemple, dans les *Lusiades*. Les traits bouffons abondent dans les trois comédies qu'il nous a laissées : il a même pris quelquefois les peines amoureuses du côté comique. Nous avons de lui deux sonnets espagnols, qui ne diffèrent que par quelques variantes (le CCLX^e^ et le CCXCIX^e^), sur une larme qu'une dame un peu rail-

(1) Celui à qui Camoens a adressé le sonnet CXXXIV.

leuse lui avait envoyée entre deux assiettes. De tels badinages prouvent que Camoens était loin d'être naturellement ou systématiquement mélancolique. Son âme, au contraire, était ouverte à la gaieté, comme à toutes les impressions vives, et s'il se montre plus ordinairement triste, c'est que le Sort l'a voulu ainsi.

Le 17 septembre de cette année (1561), le vice-roi Dom Constantino fut rappelé et eut pour successeur Dom Francisco Coutinho, comte do Redondo. La politique de ce nouveau vice-roi rendit quelque influence aux partisans de l'ancien gouverneur, Francisco Barreto. Les ennemis de Camoens se réveillèrent. Ne sachant comment l'attaquer, on l'accusa de malversation dans l'exercice de sa charge à Macao. On l'emprisonna; mais l'examen de sa conduite ne pouvait qu'apporter la preuve éclatante de sa probité. Elle fut reconnue. Alors une des créatures de Barreto, Miguel Rodrigues, surnommé, soit à cause de son avarice, soit à cause de sa dureté, *Fios seccos* (fils secs), le fit retenir en prison, suivant Pedro de Mariz, pour une ancienne dette de 200 creuzades. Faria e Souza, qui a écrit son commentaire en espagnol, ne parle même que de quelques maravedis. Nous trouvons dans Diogo do Couto un renseignement qui explique la mauvaise humeur de ce Fios Seccos. Cet homme avait eu, sous l'administration de Barreto, le commandement de dix

vaisseaux de guerre, et il avait perdu cet avantage à l'avénement du nouveau vice-roi (1).

Camoens prit cette mesquine persécution du côté plaisant : il adressa au comte do Redondo un placet comique, où il jouait à chaque vers sur le sobriquet de Fios Seccos : c'est, je crois, la seule épigramme nominale qui soit échappée à Camoens. Il terminait ces *Trovas* ou couplets, en priant le vice-roi, qui était prêt à *s'embarquer* pour une expédition, de vouloir bien le *désembarguer*, afin qu'il pût prendre part à la campagne. Cette plaisanterie eut son effet. Il recouvra sa liberté.

On a dit que Camoens ne recourut que cette seule fois à la bourse des grands. Je crois que, dans cette occasion même, il s'adressa beaucoup plus à l'autorité qu'à la bourse du vice-roi. Ce qui a causé peut-être la méprise de Dom Jose Maria de Souza, c'est qu'une autre requête en vers, écrite et présentée à Dom Francisco par Heitor da Sylveira, a été insérée dans les œuvres de Camoens. Ce placet s'adressait effectivement à la bourse de Coutinho. Camoens apposa au bas, comme apostille amicale, les vers suivants :

« De doctes livres nous apprennent que la colère du grand Achille donna la mort à l'Hector troyen. Voilà maintenant que la faim va tuer notre Hector lusitanien. Il court risque d'être accablé par son adversaire, si votre main secourable ne s'interpose et ne met les combattants hors de lice. »

(1) *Dec.* III, liv. VII, cap. 1.

Il nous reste une autre preuve du noble emploi que Camoens faisait de son crédit. C'est une ode où il recommande à la bienveillance de Dom Francisco un grand naturaliste maltraité par la fortune, le médecin Garcia da Orta, auteur d'un ouvrage très-estimé sur les plantes de l'Inde. N'est-il pas touchant de voir Camoens, si souvent exposé à la pauvreté, solliciter des grâces pour autrui, lui dont la muse pleine de fierté ne demanda jamais rien pour lui-même? En comparant le texte de cette ode imprimé à Goa en 1563, avec celui que nous lisons dans ses *Rimas*, on peut juger, par le nombre des variantes, du soin que Camoens apportait à perfectionner ses moindres écrits. On a une autre preuve de ce soin : le sonnet adressé en 1572 à Manoel Barata, auteur de l'*Art de l'écriture* et imprimé d'abord dans ce livre, se retrouve dans les œuvres de Camoens avec de notables corrections.

Depuis son retour de la Chine jusqu'à son départ de l'Inde, Camoens, tous les étés, s'embarquait régulièrement sur les flottes de l'État et revenait hiverner à Goa, se reposant, en faisant des vers, de la fatigue de ses expéditions maritimes. C'est probablement dans une de ces courses qu'il séjourna quelque temps à Damão, où il adressa sa treizième élégie à la jeune et belle Dona Maria da Figueira, qui habitait cette ville avec son père, mestre Melchior, et qui était, à ce qu'il semble, née dans l'Inde. Quelques critiques attribuent au

séjour de Camoens à Damão, où la population indienne était assez nombreuse, et à sa résidence à Goa, où il dut être fort mêlé aux Canarins, quelques expressions de ses poésies qui semblent prises aux Gymnosophistes et aux Brahmanes de l'Inde, telles, par exemple, que la distinction qu'il fait en plusieurs endroits du *monde visible* et du *monde intelligible où l'on jouit de la joie et du bonheur parfait* (1). On peut rapporter aussi à cette époque ses dernières amours. Il est probable que ce fut dans ce temps de calme qu'il s'éprit d'une passion, que ses biographes n'ont pas assez remarquée, pour une belle habitante de Goa. Au sujet de cette surprise de l'amour, il composa le sonnet suivant :

SONNET XXX.

« L'amoureux et doux petit oiseau, qui arrange ses plumes avec son petit bec, gazouille des vers irréguliers, joyeux et vifs sur un rameau rustique (2). Le cruel chasseur, qui se détourne du chemin à pas silencieux et lents, ajuste sa flèche d'un œil prompt et change l'aimable nid en un tombeau. Ainsi le cœur qui était libre, quoique de loin prédisposé, a été frappé quand il craignait le moins de l'être. En effet, l'aveugle archer, pour me surprendre, m'attendait caché dans vos beaux yeux. »

---

(1) Voyez entre autres, les *Redondilhas*, sur le psaume 136.

(2) Camoens a employé plusieurs fois cette gracieuse image du petit oiseau (*passarinho*). Dans la canção douzième, il met la musique sans art des simples petits oiseaux que l'on entend avec délice dans les bois touffus, au-dessous de la douce voix de sa maîtresse; et dans la canção seizième, il compare ses désirs qui s'enflamment aux passereaux qui s'excitent entre eux au chant.

La nouvelle passion de Camoens paraît avoir été partagée; mais son bonheur fut de courte durée; sa maîtresse se trouva presque aussitôt obligée de s'embarquer pour l'Europe. Notre poëte a exprimé ses regrets dans les deux sonnets suivants :

SONNET CLXVIII.

« Hélas ! amie cruelle, pouvez-vous quitter ainsi votre terre natale? Hélas ! qui vous exile du nid aimé, gloire des yeux et bonheur de la pensée? Vous allez tenter le mouvement de la fortune et affronter les vents cruels, voir des cavernes d'ondes, des montagnes de flots soulevées par un vent, puis par un autre vent ! Mais puisque vous partez sans partir, que le ciel vous départe tant de bonheur, qu'il surpasse celui que vous espérez ! Soyez seulement bien assurée de cette vérité, c'est que vous causez plus de regrets par votre départ, que vous n'emportez de désir d'arriver. »

SONNET LIII.

« Nise venait de se séparer de Montano; mais, tout en partant, elle était demeurée au fond de son âme; car le berger gardait constamment dans sa mémoire les traits de sa maîtresse et allégeait un peu sa peine par cette illusion. Au bord d'une plage de l'Océan indien, il s'appuyait sur un bâton recourbé et allongeait ses regards sur les eaux, qui compatissaient peu à sa perte : Puisque, malgré ma douleur et mes regrets, disait-il, celle que j'adore a voulu me quitter, je vous prends à témoin, ciel et étoiles ! Et vous, ondes, si vous êtes capables de pitié, emportez aussi les pleurs que je répands, puisque vous emportez la cause qui me les fait verser. »

J'ai dit que l'amour de Camoens fut partagé; le sonnet suivant en est la preuve :

SONNET XCIX.

« Le rayon de cristal qui précède l'aurore aux milles teintes se répandait sur le monde, quand Nise, bergère délicate, partait du

lieu où elle laissait sa vie. Soulevant ses yeux baignés de larmes, dont l'éclat obscurcissait le soleil; s'en prenant à elle, à la destinée, au temps; la vue fixée sur le ciel, elle disait : Lève-toi, soleil serein, lève-toi pur et brillant! resplendis, aurore blanche et empourprée, qui égaies toute âme souffrante! Mais quant à la mienne, sache que, dorénavant, jamais dans cette vie tu ne la verras satisfaite, et que tu ne rencontreras nulle part une bergère aussi affligée que moi. »

Cette cruelle séparation fut suivie d'une affreuse catastrophe. La jeune femme périt dans la traversée par un naufrage. Camoens a exhalé sa douleur dans les vers suivants :

SONNET CLXXIII.

« Le ciel, la terre, les vents étaient endormis; les ondes qui s'étendent sur le sable, les poissons que le sommeil engourdit au sein de la mer, reposaient dans le silence de la nuit. Le pêcheur Aonio, couché près d'un endroit où l'eau se ridait sous la brise, prononce en pleurant le nom chéri qui ne peut plus être que prononcé : Ondes, disait-il, avant que l'amour me tue, rendez-moi ma nymphe, que vous avez faite sitôt sujette à la mort. Personne ne lui répond. La mer bat au loin la grève; le bocage s'émeut doucement; le vent emporte la voix qu'il jette aux vagues. »

SONNET XXIII.

« Chère ennemie, dans les mains de laquelle la fortune avait placé mon bonheur, il t'a manqué une sépulture sur la terre, pour qu'il me manquât à moi, une consolation. Éternellement les eaux posséderont ton incompréhensible beauté; mais tant que ma vie durera, tu vivras dans mon âme; et puissent mes vers grossiers avoir assez de durée pour te promettre une longue histoire de cet amour si pur et si vrai! Tu seras toujours célébrée dans mes chants,

et tant qu'il restera de la mémoire au monde, mes écrits seront ton inscription funéraire (1). »

Enfin, on ne peut guère douter qu'après avoir perdu cette seconde maîtresse, notre poëte, vieillissant comme Anacréon, ne se soit abandonné pour une belle esclave indienne, nommée Barbara, à un amour qui paraît avoir été plus sensuel que passionné. Dans une ode érudite (la dixième), il accumule tous les exemples qui peuvent excuser sa faiblesse; il cite Salomon, Aristote, et surtout le vaillant Achille, qui aima une captive troyenne. Cette ode, un peu pédante, ne vaut pas les *Endechas* que lui inspira ce dernier attachement, qui calmait son âme et où il croyait trouver la fin de tous ses maux :

ENDECHAS

SUR UNE ESCLAVE NOMMÉE BARBE, OU BARBARA (2).

« Cette captive qui me tient captif, puisque je vis en elle, ne veut plus que je vive. Je n'ai jamais vu de rose placée dans un bouquet qui fût plus agréable à mes yeux. Je n'ai jamais vu de fleurs dans les champs, ni d'étoiles dans les cieux, qui me parussent aussi belles que mes amours. Elle a un visage charmant, des yeux doux, noirs et languissants, et cependant meurtriers. Elle a une

(1) Les sonnets LXXII et CLXX me paraissent se rapporter aussi au naufrage et à la mort de cette jeune femme. — Nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt d'avoir réuni pour la première fois ces sonnets qui sont dispersés dans les *Rimas*.

(2) Tome IV de l'édition de Paris, p. 285. — Lord Strangford (*Poems from the Portuguese*, London, 1803, in-16) appelle, je ne sais pourquoi, cette esclave *Johanna*.

grâce enchanteresse qui la rend la souveraine de celui dont elle est l'esclave. Ses cheveux noirs font perdre au stupide vulgaire l'idée que les beaux cheveux sont blonds. Elle a la brune couleur de l'amour, et ses traits sont si doux, que la neige voudrait changer de couleur avec elle. Elle unit une douceur agréable à une certaine gravité ; elle est étrangère, mais non pas *barbare*. Son doux maintien calme les orages; je trouve en elle la fin de tous mes maux. Elle est la captive qui me tient captif, et puisque je vis en elle, il faut que je vive. »

Cependant Manoel de Faria e Souza pense que Camoens ne tarda pas à rougir de cet attachement indigne de lui. Ce grand critique regarde le cinquième sonnet (*Dans une prison obscure et basse j'ai été longtemps enchaîné*, etc.) comme un aveu et un repentir de cette faiblesse momentanée. Dans cette pièce, Camoens revient au souvenir de sa première maîtresse : « Encore à cette heure je porte, en les traînant, les fers que la mort a brisés pour mon malheur. » Il jette sur le cours de sa vie un regard plein de tristesse et de résignation : « J'ai vu des chagrins, j'ai vu des misères, j'ai vu des exils ; apparemment cela était ainsi ordonné. » Puis revenant à sa dernière faiblesse : « Je me suis contenté de peu, sachant bien que ce contentement était une honte; je l'ai fait seulement pour savoir ce que c'était que de vivre joyeux. »

J'attribuerais volontiers à cette phase de la vie de Camoens quelques vers où la galanterie du poëte s'exprime avec une singulière matérialité : je citerai, par exemple, le sonnet XLII, où il badine sur

une tresse de cheveux et qu'il termine par ce trait : « Dans la règle de l'amour, souvent pour le tout on prend une partie; » et le sonnet XXXI, où le poëte déclare qu'il « aspire au centre de la beauté, comme la pierre tend au centre de la terre. »

Le comte do Redondo, qui aimait assez la poésie pour fournir à Camoens les *motes* de ses *voltas* (1), mourut le 19 février 1564. Il eut pour successeur Dom Antonio de Noronha, celui peut-être à qui notre poëte avait adressé les stances sur le *Désordre du monde* (2).

Camoens devait s'attendre à trouver un protecteur dans un homme de ce nom, et il ne paraît pas qu'il ait eu à se plaindre de lui ; cependant ce fut la troisième année de son administration, vers la fin de 1567, que, contre le serment qu'il avait fait en partant, il résolut de retourner à Lisbonne.

Comme il manquait d'argent pour le voyage, un certain Pedro Barreto, parent de l'ancien gouverneur de ce nom, qui allait à Sofala prendre le commandement de la capitainerie de Mozambique, charmé de la conversation de Camoens et désirant passionnément jouir de sa compagnie, lui offrit de le conduire jusqu'à cette ville, où il trouverait des occasions faciles de retourner en Portugal. Notre

(1) Voyez, entre autres, tome IV, p. 213. — Les *motes* sont les motifs, et les *voltas*, le développement.

(2) Voyez plus haut, p. 297 et suiv.

poëte accepta cette offre; mais il ne tarda pas à se repentir de son marché. Pedro Barreto se conduisit bientôt envers son compagnon de voyage en maître exigeant. Il mit tout en œuvre pour le retenir malgré ses promesses. Je crois que la *seconde lettre* que nous avons de Camoens a été écrite à cette époque, ou peut-être dans les derniers temps de son séjour à Goa. On y lit :

« Je suis par habitude si content d'être triste, que je serais triste d'être content, parce que l'habitude devient une autre nature.... Cependant, pour vivre dans le monde je me couvre d'une autre étoffe, afin de ne pas paraître un hibou au milieu des moineaux..... Mais la douleur dissimulée portera son fruit, car la tristesse dans le cœur est comme un ver dans le drap. »

Et plus loin :

« ... Ceux qui sont princes à la fois de condition et de race, sont plus à charge que la pauvreté; ils nous vexent tant avec leur noblesse, que nous finissons par creuser celle de leurs ancêtres, et il n'y a pas de blé si bien vanné où l'on ne rencontre un peu d'ivraie. Vous savez qu'il suffit d'un mauvais moine pour donner à parler à un couvent.... On ne peut pas avoir de patience avec l'homme qui veut qu'on fasse pour lui ce que lui-même ne veut pas faire. Le peu de reconnaissance qu'on montre pour nos services, nous ôte la volonté d'en rendre à des amis qui tiennent plus de compte de leur intérêt que de l'amitié. Priez pour lui, car il est de ceux dont je parle.

« C'est une lourde tâche de se composer un visage gai quand le cœur est triste : il en est comme d'une étoffe qui ne prend jamais bien certaine teinture; en effet, la lune reçoit sa clarté du soleil, et le visage reçoit la sienne du cœur. En vérité, ce n'est rien donner que de ne pas mêler l'honneur à ses dons. On ne doit de remerciements qu'à ceux qui suivent ce procédé : car c'est une chose trop chèrement achetée que celle qu'il faut payer de son honneur. »

Il y eut bientôt rupture ouverte entre Camoens et Barreto. Abandonné à ses faibles ressources, le poëte tomba dans la pauvreté la plus profonde. Manquant de tout, il était, dit Diogo do Couto, réduit à vivre aux dépens de ses amis. Serait-ce alors que, se composant, comme il dit, un visage gai, il réclama poétiquement de Dom Antonio de Cascaes le complément de six poules farcies, dont celui-ci ne lui avait envoyé qu'une seule moitié pour à-compte, ou qu'il rappelait par un quatrain la promesse d'une chemise qu'un autre fidalgue lui avait faite? Ne peut-on pas aussi rapporter à cette époque l'épître amoureuse qu'il composa pour un sot, qui la lui avait commandée et qui ne la paya pas? Il s'offrit, enfin, à lui une occasion de délivrance. Le *Santa Fé* et quelques autres navires, venant de Goa et allant à Lisbonne, relâchèrent à Sofala. Il se trouvait à leur bord plusieurs amis de Camoens, Duarte de Abreu, Antonio Cabral, Luiz da Veyga, Antonio Serrâo, Diogo do Couto qui a consigné ces détails dans ses *Décades*, et Heitor da Sylveira, que nous avons vu plus haut figurer dans le banquet poétique. Camoens se réjouissait de quitter avec eux ce sol inhospitalier, lorsque l'avare Barreto réclama de lui vingt mille reis (1) pour prix de son passage. Comment payer cette petite somme? Heitor da Sylveira, plus riche apparemment qu'au

(1) Voy. Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, tome III, p. 70.

temps de son placet au comte do Redondo, y pourvut; ou, selon d'autres, les gentilshommes que nous venons de nommer remirent à Barreto les vingt mille reis. A ce vil prix, dit Manoel de Faria e Souza, furent achetés la liberté de Camoens et l'honneur de Pedro Barreto.

Diogo do Couto fit la connaissance intime de Camoens pendant cette relâche à Sofala. Cet historien a consigné dans ses *Décades* un fait bien propre à exciter nos regrets. « Cet excellent poëte, dit-il, pendant l'hiver qu'il séjourna sur les côtes de Mozambique, s'occupait de préparer les *Lusiades* pour l'impression. Je le vis, de plus, travailler avec ardeur à un livre intitulé le *Parnasse de Luiz de Camoens*. C'était un ouvrage rempli d'érudition, de savoir et de philosophie : on le lui vola (1). »

Je ne sais sur quelle autorité Manoel de Faria e Souza suppose que c'est Camoens lui-même qui l'a détruit. Quelques écrivains, dont je partage l'avis, ont pensé que ce manuscrit était le recueil des *rimas varias*, qu'il préparait pour l'impression, et qui n'a été publié que quinze ans après sa mort (2).

(1) *Decad.* VIII, l. I, cap. 28.

(2) M. Ferdinand Denis, dans son *Histoire littéraire du Portugal et du Brésil*, rapporte, au sujet de ce livre perdu, une conjecture de son ami, feu M. Verdier. Ce savant Portugais croyait reconnaître le *Parnasse de Luiz de Camoens* dans la *Lusitania transformada* de Fernão Alvares do Oriente.

Ce fut, sans doute, à cette époque (1568) qu'il composa sa quatrième élégie et le sonnet CCXXVIII^e^ (*Nymphes des bosquets du Gange*) sur la glorieuse défense de Malaca par Dom Leoniz Pereira, qu'en raison de sa bravoure et de son prénom de Leoniz, il compare à Léonidas. La nouvelle de ce brillant fait d'armes dut être apportée à Mozambique par les vaisseaux portugais venus de Goa.

Camoens s'embarqua sur le *Santa Fé*, avec ses amis, que paraît avoir accompagnés Pedro Barreto. La flottille fut en vue de Lisbonne à la fin de 1569; mais les passagers ne purent si tôt prendre terre. Le Portugal venait d'être en proie à une peste si terrible, qu'elle en a conservé le nom de *grande*. On lit dans la chronique de Sao Domingos (liv. VI, cap. 9) qu'il y eut à Lisbonne six cents morts en un seul jour du mois d'août 1569, et qu'en tout il ne périt pas moins de soixante et dix mille personnes. Camoens trouva les eaux du Tage fermées et défendues avec beaucoup de rigueur. Pendant cette quarantaine, qui dura plusieurs mois, il vit son ami Heitor da Sylveira tomber malade et mourir en vue de Cintra. Enfin, Diogo do Couto, qui était sur le *Santa Clara*, parvint à débarquer seul (avril 1570) et obtint de la cour qu'on permît à la flottille l'entrée du port. Ce fut vers le mois de mai 1570, dix-sept ans deux mois et quelques jours après son départ, que Luiz de Camoens rentra

dans Lisbonne (1). Il avait alors quarante-six ans.

Il trouva cette ville dans un état bien différent de celui dans lequel il l'avait laissée. La peste avait décimé toutes les familles; les intrigues, inséparables d'une régence, avaient tout brouillé. Le jeune roi Dom Sébastien, majeur seulement depuis deux ans, gouverné, comme notre Louis XIII, par de jeunes favoris et par des prêtres, brave aussi de sa personne, et méditant déjà sa malheureuse expédition d'Afrique, répandait sa tristesse mystique sur la cour et sur le royaume. On n'apercevait plus cette joie, cette urbanité, ces jeux dramatiques, ces fêtes galantes, qui prouvaient la vigueur et la santé de l'Etat; tout parut au poëte attristé, rapetissé, penchant vers la tombe; ce fut sans doute à la vue de cette décadence et de ce marasme que, se rappelant les splendeurs passées, il composa cette magnifique épitaphe pour le tombeau de Dom Jean III (2) :

SONNET LIX.

« Qui gît dans ce grand sépulcre? Quel est celui que désignent les illustres armoiries de ce massif écusson? — Rien! car c'est à cela qu'arrive toute chose; mais ce fut autrefois un être qui possédait tout et qui pouvait tout.

« Il fut roi, et il remplit tous les devoirs d'un roi; il fit avec un soin égal la paix et la guerre. Que la terre lui soit aussi légère à cette heure que son bras fut autrefois pesant au Maure farouche!

(1) Voy. M. Francisco Alexandre Lobo, ouvrage cité, p. 209.

(2) Mort en 1557.

« — Serait-ce Alexandre? — Que personne ne s'y trompe; on estime plus celui qui sait conserver que celui qui n'a su que conquérir. — Serait-ce Hadrien, ce puissant maître du monde?

« — Il observa mieux les lois d'en haut. — C'est donc Numa? — Non; c'est Jean III de Portugal, et il restera sans second. »

Faria e Souza croit que Camoens composa vers cette époque sa onzième églogue, qui fut publiée frauduleusement, comme plusieurs autres de ses poésies diverses, dans les œuvres de Diogo Bernardes (1). Cette églogue est empreinte d'un profond sentiment de tristesse.

Dès les premiers temps de son retour à Lisbonne, Camoens se lia d'amitié avec un écrivain distingué, le licencié Manoel Correa, curé de Saint-Sébastien et examinateur synodal de l'archevêché de Lisbonne. C'est à ce digne et savant homme que nous devons de connaître les traits de Camoens; il fit faire un portrait de l'auteur des *Lusiades*, portrait que Faria e Souza a fait graver sur cuivre et a placé en regard du sien, dans son *Commentaire des Lusiades* de 1639. Déjà Manoel de Faria Severim avait publié un buste de Camoens dans ses *Discursos varios e politicos*, en nous apprenant seulement que l'original appartenait à son neveu Gaspard Seve-

(1) Ce poëte, qui n'était pourtant pas sans mérite, est accusé par quelques critiques de s'être approprié plusieurs églogues et neuf sonnets de Camoens, et d'avoir altéré d'autres pièces du même poëte pour se les attribuer. Cette imputation honteuse n'est pas absolument prouvée.

rim. Ces deux portraits diffèrent assez peu pour qu'on puisse les regarder comme les copies d'une même peinture (1). Dans l'un et l'autre les traits sont nobles et d'une expression sévère. Nous savons, d'ailleurs, par Severim, que Camoens était de taille moyenne; qu'il avait le visage plein, le front proéminent, le nez fort, la barbe et les cheveux d'un blond qui tirait sur le safran. « Quant à son humeur, dit le même écrivain, elle était gaie et facile; mais, avec l'âge, il devint *un peu mélancolique.* » Il faut convenir qu'on aurait pu le devenir à moins.

Cependant Camoens touchait au moment d'achever sa grande œuvre. Son poëme allait enfin voir le jour. Il l'avait rêvé à Coimbre, commencé à Santarem, continué à Ceuta; il en avait presque terminé six chants avant son départ pour l'Inde (2); il l'avait repris à Goa, presque achevé à Macao, revu à Sofala. En 1570, il récrivit le dixième chant à Lisbonne, et ajouta une dédicace et un épilogue, où il adressait à Dom Sébastien de mâles et sévères conseils. Honteux de voir le Portugal soumis à deux prêtres (Luiz et Martim Gonçalves da Camara, le

(1) La médaille de Camoens, frappée en 1782, a eu pour modèle un portrait peint que possédait le marquis de Niza, neuvième descendant de Vasco da Gama. Cette médaille est gravée dans l'ouvrage de M. John Adamson, tome II, p. 270.

(2) Manoel de Faria e Souza a vu un manuscrit des six premiers chants *des Lusiades*, de la même main qui avait copié les *Décades* de Jean de Barros et, par conséquent, antérieur au départ de Camoens pour Goa.

premier, confesseur du jeune roi, le second, grand-inquisiteur et ministre dirigeant), il osa dire au faible monarque :

« Avec quel soin un roi qui veut bien gouverner ne doit-il pas veiller au choix de ses conseillers ! Il faut qu'il ne s'entoure que d'hommes de conscience et de probité, doués d'un sincère amour de la patrie. Ce n'est pas sous l'humble et pauvre manteau de l'anachorète, à l'ombre duquel l'ambition marche souvent cachée, qu'il doit aller chercher des ministres. »

Toutefois, le 24 septembre 1571 (et non le 4, comme le disent Faria e Souza (1) et M. Francisco Alexandre Lobo), il obtint le *real alvará* qui lui permettait d'imprimer. Quelques écrivains, notamment MM. Barreto Feio et Monteiro, ont prétendu que de nombreuses corrections et suppressions avaient été imposées à Camoens par la censure ecclésiastique (2). Que notre poëte ait modifié plusieurs parties de son ouvrage, entre autres, quelques octaves du chant neuvième, par le conseil des religieux de Saint-Dominique avec lesquels il était fort lié, cela nous est attesté par une note de Manoel Correa (chant IX, oct. 71). De plus, Faria e Souza a conservé dans son commentaire deux assez longs fragments que Camoens paraît avoir volontairement retranchés du dixième

(1) *Rimas varias*, vida del poeta, § 27.

(2) *Obras completas de L. de Camões*, Hamburgo, 1834, t. II, page LV.

chant (1). Mais quant à des corrections ou suppressions qui lui auraient été *imposées* par le saint-office, il ne nous est parvenu, à cet égard, que très-peu d'indices. MM. Barreto Feio et Monteiro citent la note suivante de Manoel Correa sur l'octave 81 du chant neuvième : « Si le poëte ne s'était pas donné trop de liberté et ne se fût pas permis quelques mots qu'il aurait pu éviter, la fiction en elle-même est poétique et excellente, comme le sont toutes ses productions. C'est pourquoi on lui a fait corriger quelques octaves et on en a dénoncé (*declararão*) quelques autres (2). » Cela n'est pas très-concluant. Au reste, comme c'est dans le même chant que se trouve le fameux vers *Tra la Spiga e la man...*, on conviendra que la censure a été fort inattentive ou fort indulgente. Il faut aussi remarquer, comme une preuve de confiance peu ordinaire que le privilége s'étendait aux chants subséquents que Camoens pourrait vouloir ajouter. Enfin, en 1572, parurent les *Lusiades*.

(1) *Lusiadas comentadas por Manoel de Faria e Sousa*, Madrid, 1639, tome II, pages 418 et 428. Le premier fragment est composé de dix octaves et le second de onze. Il est surprenant que les éditeurs subséquents n'aient point reproduit ces passages qui, bien que condamnés par le poëte, ne sont pas moins dignes d'intérêt.

(2) MM. Barreto Feio et Monteiro disent avoir extrait cette note de l'édition des *Lusiades* de 1613. Dans l'exemplaire de ce livre que j'ai sous les yeux, le commentaire des octaves LXXXI et LXXXII du chant neuvième est resté en blanc. Est-ce que tous les exemplaires de l'édition de 1613 ne seraient pas semblables?

Cette épopée était la première qui eût encore vu le jour dans une langue moderne. Aux charmes d'une poésie ravissante elle joint tout le sérieux de l'histoire et tout l'intérêt d'un voyage de découvertes. Elle n'a pour théâtre qu'un vaisseau, pour horizon que le ciel et la mer, pour points de relâche que les ports de Mozambique, de Mélinde et de Calicut, où l'équipage aborde à peine; et, cependant, tel est l'art du poëte, qu'avec si peu de matière, rien n'égale la variété des tableaux qu'il fait passer sous nos yeux. On a dit souvent de Shakspeare qu'il est le meilleur historien de son pays; on en peut dire autant de Camoens. Il chante, comme l'indiquent le titre et le début de son poëme, tout ce qui fait la gloire du Portugal; mais il est l'historien et non le flatteur de sa patrie. Peintre enthousiaste des batailles d'Ourique et d'Aljubarrota, il gourmande avec rudesse ses contemporains dégénérés. Deux admirables morceaux, trop exclusivement loués, l'épisode d'Inez et la fiction d'Adamastor, sont loin, suivant moi, d'éclipser les autres parties du poëme. Il reste au lecteur des larmes pour d'autres infortunes non moins touchantes, et de l'admiration pour d'autres fictions non moins heureuses. L'apparition de l'Indus et du Gange, l'entrevue du roi de Mélinde et de Gama, qui, par la vérité du costume et des mœurs, produit une si complète illusion; les sinistres prédictions du vieux Portugais, écho des préjugés vul-

gaires, qui ne manquent jamais de protester contre l'héroïsme; l'aventure de Velloso avec les Sauvages, où la gaieté se mêle à l'intérêt; la scène de mer, si bien décrite, qui précède le récit chevaleresque du tournoi des douze Portugais; toutes ces beautés et mille autres, gracieuses ou terribles, sévères ou passionnées, se disputent l'admiration. Combien surtout on partage les regrets de Gama, forcé d'ensevelir sur une grève étrangère plusieurs de ses infortunés compagnons! Qu'elle sort bien du fond de l'âme d'un poëte navigateur cette réflexion mélancolique : « Oh! que l'homme aisément trouve ici-bas sa dernière demeure! Un peu de sable remué sur le rivage, quelques vagues fugitives, reçoivent indistinctement la dépouille mortelle d'un héros ou les restes d'un obscur soldat (1)! » Dans ces derniers temps, la critique a surtout reproché à Camoens d'avoir employé la mythologie dans un sujet chrétien (2) et d'avoir jeté son poëme dans le

(1) *Lusiadas*, cant. V, oit. LXXXIII.

(2) Cette objection a été faite à Camoens, au moment de la publication de son poëme, par des scrupules théologiques et non pas seulement littéraires. On peut lire dans l'édition des *Lusiades*, donnée, en 1597, par Manoel de Lyra, la permission d'imprimer qui contient une réfutation étendue de trois griefs imputés au poëte. Le premier était de s'être servi fréquemment de l'expression *les dieux;* le second de faire intervenir comme régulateur des événements le destin ou *Fatum*, au lieu de la providence; le troisième, d'appliquer l'épithète de divin à des objets fort terrestres. Sur ces trois chefs le bon examinateur, Frei Manoel Coelho (il est juste de le

vieux moule des épopées antiques. Tout en admettant que ces reproches soient fondés dans une certaine mesure, nous ferons remarquer que l'imitation des formes de la poésie antique n'est pas moins frappante dans Milton qui est reconnu, pourtant, sans contestation, pour un génie créateur. L'originalité absolue en poésie, comme en toute chose, est une prétention chimérique. Homère, Dante et Shakspeare, plus encore par leur position chronologique que par leur génie, nous paraissent avoir tout créé. Aucun écrivain ne peut se vanter de ne devoir rien à personne. Au lieu de reprocher à Camoens de s'être appliqué à reproduire les formes de l'antiquité, la critique aurait mieux fait de louer tout ce qu'il a su verser dans son poëme d'inspirations originales et de sentiments intimes. Ce qu'il aurait été juste de signaler, c'était cette langue toujours naturelle et simple qui si souvent atteint la plus haute poésie par le mot propre; c'était cette mélancolie mêlée à la fierté chevaleresque, deux sentiments inconnus des anciens et rarement réunis chez les modernes; c'était cet instinct de navigation, cette passion de la mer qui se fait remarquer dans chaque vers; c'était ce penchant à se mettre soi-même en scène et à se plaindre du sort et des hommes, habitude qu'il n'a pas prise d'Homère, qui

nommer), disculpe Camoens avec autant de bon sens que de charité, et rend l'hommage le plus complet à l'orthodoxie du grand poëte et à la beauté de son ouvrage.

ne parle jamais de lui, ni même de Virgile qui en parle si rarement; c'était ce mode de narration plus lyrique qu'épique qui rompt la série des faits et procède, comme Byron, le plus souvent par apostrophes et par bonds : tels sont les caractères de l'épopée de Camoens, caractères qui sont devenus comme le type de la poésie actuelle et qu'on retrouve au plus haut degré dans les écrivains les plus célèbres de notre époque.

Le succès des *Lusiades* fut immense, puisque, chose presque inouïe en Portugal, l'auteur publia une seconde édition de son poëme dans la même année (1). Son nom et même sa personne devinrent très-populaires à Lisbonne. Faria e Souza nous apprend que le peuple s'arrêtait dans les rues pour le voir passer (2).

Pedro de Mariz et Barbosa Machado racontent qu'un certain Pedro da Costa Perestrello, qui avait composé un poëme sur le même sujet, renonça à le faire paraître. De nos jours, le père José Agostinho de Macedo s'est montré moins respectueux; il n'a pas craint d'entrer en lice contre l'Homère portugais. Le succès des *Lusiades* ne se démentit pas; en 1613, suivant Pedro de Mariz, il s'en était déjà

(1) Cette seconde édition est préférable pour la correction à la première, comme l'a prouvé le savant et judicieux M. Mablin, dans sa lettre à l'Académie royale des sciences de Lisbonne sur le texte des *Lusiades*.

(2) *Rimas varias*, vida del poeta, § 34.

vendu douze mille exemplaires et, en 1624, vingt mille, suivant Severim. Le Tasse, qui n'avait pas encore publié la *Jérusalem délivrée*, adressa un beau sonnet à celui qu'il regardait comme son guide, et dont il devait bientôt être le rival (1).

Soit que les conseils adressés par Camoens au jeune roi eussent déplu, soit que les finances de l'Etat fussent obérées par les préparatifs de la malheureuse expédition d'Afrique, la pension qu'il obtint pour ses seize années de services militaires (car je ne pense pas que son poëme ait été porté en ligne de compte) ne fut que de 15,000 reis, 100 fr. environ, ce qui représente à peu près 500 fr. d'aujourd'hui. Une clause du brevet lui enjoignait de résider à Lisbonne (*na corte*), et de le faire réviser tous les trois ans (2). Cette somme, quelle que modique qu'elle fût, lui était inexactement payée; aussi disait-il quelquefois en riant qu'il voulait demander au roi de changer ses quinze mille reis en quinze mille coups de fouet pour ses ministres.

Camoens ne fit plus que peu de vers après la

(1) C'est peut-être au sonnet du Tasse que Camoens fait allusion dans la seconde moitié de ce vers : *O Betis me ouça, e o Tibre me levante.* — Camoens a, de son côté, loué le Tasse et associé son nom à celui de Boscan dans le sonnet CCLXXX. Il est vrai que quelques critiques pensent qu'il s'agit en cet endroit du père de Torquato Tasso.

(2) Voyez Pedro de Mariz et Manoel de Faria e Souza. — Dom Jose Maria de Souza dit tous les six mois, je ne sais d'après quelle autorité.

publication des *Lusiades*. Peut-être est-ce à cette époque qu'il composa la requête poétique qu'on lui attribue, et dans laquelle il justifie une jeune femme, emprisonnée dans le *Limoeiro* de Lisbonne, pour avoir été infidèle à son mari qui voyageait dans l'Inde. En 1575, il adressa des stances (1) au roi Dom Sébastien, à l'occasion d'une flèche que le pape lui avait envoyée pour l'exciter contre les Maures. Dans sa quatrième élégie, adressée à Dom Leoniz Pereira, le vaillant défenseur de Malaca, il recommande à la bienveillance de ce gentilhomme le livre des histoires du Brésil, qui avait paru en 1576, et que lui dédiait Pedro de Magalhâes Gandavo. L'année d'après, il fit un sonnet en l'honneur de Dom Luiz de Atayde, nommé pour la seconde fois vice-roi de l'Inde (2).

Malgré la célébrité que lui avait donnée son poëme, Camoens vivait dans la retraite, car sa pauvreté était extrême. Il habitait une petite chambre dans la maison attenante à l'église du couvent de Santa Anna des religieuses franciscaines, au bout d'une petite rue qui conduisait à la maison des jésuites. C'est probablement au voisinage de ces religieuses qu'il faut attribuer son CXLIV^e^ sonnet, adressé à une très-jeune et jolie personne qui prenait l'habit de cette maison.

(1) On a déjà prévenu que les *estancias* sont de véritables épîtres. Ces sortes de pièces sont composées de strophes en nombre inégal, mais toutes de huit vers.

(2) Sonnet CXCXI, inséré dans les œuvres de Diogo Bernardes.

Dom Sébastien, marchant contre l'Afrique, ne choisit pas l'auteur des *Lusiades* pour son poëte. Diogo Bernardes obtint l'honneur de cette charge, qu'il paya par une longue captivité chez les Maures. Malgré une aussi injuste préférence, Camoens s'apprêtait, suivant Faria e Souza, à chanter cette campagne qui fut si funeste à son pays.

Il était alors honorablement reçu dans la famille du comte de Vimioso et surtout dans celle de Dom Gonçalo Coutinho. Il passait même souvent des mois entiers dans le domaine de ce dernier à Vigueiras (1); malheureusement une mission diplomatique paraît avoir éloigné ce seigneur de Lisbonne, et priva Camoens de son meilleur appui.

Cependant, la verve de notre poëte, jusque-là si abondante et si facile, commençait à tarir. Pedro de Mariz rapporte qu'un homme riche et de qualité, Dom Ruy Dias da Camara (Faria e Souza l'appelle Dom Ruy Gonçales) lui commanda une traduction des psaumes de la pénitence. La besogne n'avançait pas. L'acheteur s'en plaignit durement au poëte, qui lui répondit avec douceur : « Quand je faisais des vers, j'étais jeune, bien portant, amoureux, entouré de l'affection de beaucoup d'amis et de la faveur des dames; cela me réchauffait et animait ma verve. Aujourd'hui je n'ai plus d'esprit; je n'ai plus cœur à rien. Voici mon

(1) Voy. Barbosa Machado, art. D. Gonçalo Coutinho.

Javanais qui me demande deux moedas (1) pour avoir du charbon, et je ne puis les lui donner. »

Cependant il trouva encore un chant funèbre pour Dona Maria, fille du roi Dom Manoel, princesse belle et savante (2), qui mourut l'an 1578. En de meilleurs temps, l'infante Dona Maria avait établi dans son palais une académie composée de femmes, entre lesquelles brillait la célèbre Aloysia Sigea, de Tolède. Voici cette épitaphe :

SONNET LXXXIII.

« Quelle proie emportes-tu, cruelle Mort? — Un jour brillant. — A quelle heure l'as-tu prise? — Le matin. — Sais-tu ce que tu emportes? — Je ne le sais pas. — Qui t'ordonne de l'emporter? — Celui qui le sait. — Son corps, qui le possède? — La terre froide. — Qu'est devenue la lumière qui l'éclairait? — Elle est rentrée dans la nuit. — Que dit la Lusitanie? — Elle dit : Hélas! je ne méritais pas de posséder Dona Maria. — Que reste-il dans Lisbonne? — Un regret cruel (3). »

Hélas! il perdait à la mort de cette princesse la

(1) Six reis.

(2) Je me conforme ici à l'opinion de Manoel de Faria e Souza, qui fait de cette Dona Maria la fille du roi Dom Manoel. On peut cependant concevoir du doute sur ce point, en pensant 1° que cette *jeune* princesse avait cinquante-sept ans quand elle mourut; 2° que Manoel de Faria e Souza dit avoir vu un manuscrit où ce sonnet était adressé à Dona Maria de Tavora, fille de Luiz Alvares de Tavora. J'ajouterai que Camoens a dédié sa treizième élégie, datée de Damão, à Dona Maria da Figueira, fille de mestre Melchior.

(3) Cette épitaphe et celle de Dom Jean III, prouvent que Camoens affectionnait la forme du sonnet dialogué. Voyez encore les sonnets XXXVII, LXI, CLIV, CXCVIII et CC.

dernière de ses protectrices. Bientôt il fut réduit à vivre d'aumônes. Antonio, le Javanais qu'il avait amené de la Chine, allait la nuit dans les carrefours mendier pour sa nourriture et pour celle de son maître. C'est par une exagération, qu'il a sans doute crue poétique, qu'un traducteur des *Lusiades* en vers anglais, M. Mickle, a supposé que Camoens se plaçait sur le pont d'Alcantara, aussi écarté que notre pont d'Austerlitz, pour demander lui-même l'aumône aux passants. En vérité, les infortunes de Camoens sont assez grandes pour n'avoir pas besoin que la fiction les exagère.

Faria e Souza raconte qu'une mulâtresse, nommée Barbara (1), marchande dans les rues de Lisbonne, donnait très-souvent à Camoens ou à son Javanais un plat de ce qu'elle vendait, et quelquefois un peu d'argent. La seule consolation qu'il eût alors était d'aller le soir au couvent de Saint-Dominique, dont sa demeure était voisine, et de s'entretenir avec quelques religieux, entre autres, avec les pères Foreiro et Luiz de Granada. Il allait souvent aussi dans ce monastère entendre les leçons du professeur de philosophie morale (2); Faria

(1) Il ne faut pas confondre cette compatissante Barbara avec la belle et séduisante esclave indienne du même nom, que Camoens a chantée dans les *Endechas* que nous avons citées plus haut. La vieillesse et la pauvreté du poëte rendraient cette supposition inadmissible.

(2) Voyez Niceron, *Mémoires*, t. XXXVII, p. 253.

e Souza dit les leçons de théologie. Les paroles du biographe sont ici bien remarquables : « Ayant déposé l'épée, dit-il, il marchait appuyé sur une béquille. Il allait ainsi presque tous les jours, avec toutes ses infirmités, toutes ses années et tous ses chagrins, entendre la leçon de théologie morale, qui se donnait alors au couvent de Saint-Dominique, s'asseyant au milieu des jeunes étudiants, comme s'il eût été un d'eux (1). » Si le *Poëme de la création de l'homme* ne lui était pas, comme je pense, faussement attribué, il faudrait en rapporter la composition à cette époque (2).

Enfin, un cruel, un dernier malheur vint le frapper : il vit mourir son fidèle Javanais. Alors tout fut terminé : il n'était plus possible, dit Pedro de Mariz, que Camoens vécût, après la mort de celui-là seul qui le faisait vivre.

Il tomba gravement malade et fut transporté à l'hôpital. Conservant, dans ce moment suprême, ce sang-froid demi-résigné et demi-sarcastique que nous lui avons déjà vu, il écrivit de cet asile une lettre dont il nous est parvenu les lignes suivantes : « Qui pourra jamais dire que, sur un aussi étroit

(1) *Rimas varias,* vida del poeta, § 34.

(2) Camoens a, d'ailleurs, composé un certain nombre de poésies religieuses ; nous citerons, entre autres, l'élégie XI, le sonnet CC sur la passion du Christ; les sonnets CXCXIX, CC, CCXLI sur le jour de Noël ; CCXLII, au Christ sur la croix ; CXCXVII et CXCXVIII, sur le mystère de l'incarnation ; CCXLIV, à saint Jean-Baptiste ; et enfin les *Estancias septimas*, adressées à sainte Ursule.

théâtre que ce misérable grabat, la fortune se soit plu à donner le spectacle d'une aussi grande infortune? Pour moi, loin d'accuser la cruauté du sort, je me range de son parti contre moi-même; car il y aurait une sorte d'impudence à vouloir tenir tête à tant de maux. »

Cette lettre adressée, selon quelques-uns, à Dom Francisco d'Almeida, ou plutôt, comme je le suppose, au comte de Vimioso, Dom Francisco de Portugal, neveu de Dom Manoel, ne le trouva pas sans pitié. Camoens sortit du refuge des pauvres. Je n'ignore pas que, suivant une autre tradition très-accréditée, Camoens serait mort à l'hôpital même. Plusieurs raisons peuvent permettre d'en douter. La première, c'est que Camoens ne fut pas enterré dans le cimetière de l'hôpital, mais dans un coin de l'église de Santa Anna, sa paroisse; la seconde, c'est que Dom Francisco envoya au logis du poëte un drap pour l'ensevelir. Enfin, Manoel Correa, énumérant (*Comment. sur le ch. X, oct.* 23) les hommes illustres morts dans l'asile de la charité, ne cite pas le nom de Camoens.

L'opinion contraire, appuyée sur l'autorité de Barbosa Machado, est confirmée par une note écrite de la main d'un pieux missionnaire, Jose Indio (1), sur un exemplaire des *Lusiades* que possédait lord Holland. Cette note est ainsi conçue : « Qu'y a-t-il

(1) C'est le même Jose Indio que M. Ferdinand Denis a mis en

de plus déplorable que de voir un si grand génie aussi mal récompensé? Je l'ai vu mourir dans un hôpital de Lisbonne, sans avoir un drap pour se couvrir, lui qui avait si bravement combattu dans les Indes orientales et qui avait fait cinq mille cinq cents lieues en mer. Grande leçon pour ceux qui se fatiguent à travailler nuit et jour et aussi vainement que l'araignée qui ourdit sa toile pour y prendre des mouches! » Je crois qu'il peut résulter de cette apostille que Jose Indio a vu Camoens malade à l'hôpital, sans qu'il faille prendre à la lettre les mots *je l'ai vu mourir*.

Ce fut pendant cette dernière et longue maladie de Camoens que la perte de la bataille d'Alcacer-Québir, arrivée le 4 août 1578, frappa de mort le Portugal. Il restait encore au poëte une larme pour sa patrie : Ah! s'écria-t-il, du moins je meurs avec elle! Il répéta la même pensée dans la dernière lettre qu'il ait écrite : « Enfin, disait-il, je vais sortir de la vie, et il sera manifeste à tous que j'ai tant aimé ma patrie, que, non-seulement je me trouve heureux de mourir dans son sein, mais encore de mourir avec elle. » Nous possédons même sur ce grand désastre quelques beaux vers de notre poëte, auxquels on n'a pas accordé jusqu'ici, ce nous semble, toute l'attention qu'ils méritent. Reprenant et *glosant* un sonnet composé par lui dans l'Inde et

scène dans un touchant épisode où il a résumé poétiquement toute la vie de Camoens. Voyez *Scènes de la nature sous les tropiques*.

que nous avons cité (1), il en fit le texte des *Estancias quintas*, où il se représente la terre comme déjà presque toute envahie par le mahométisme, et où il ne voit de refuge que dans la cité céleste. Nous avons remarqué surtout l'octave suivante :

« Ici dans cette Babylone où s'est perdue la noblesse du peuple lusitanien, et où du grand Dom Sébastien la grandeur s'est irréparablement abattue; ici où le mensonge n'est pas une bassesse, etc.»

C'est là évidemment un chant de deuil inspiré par la défaite d'Alcacer-Québir, et ce sont là par conséquent les derniers vers qu'ait pu composer Camoens.

Il ne survécut que peu de mois au coup qui avait frappé sa patrie. Il mourut au commencement de 1579, à l'âge de cinquante-cinq ans. Il n'avait point été marié et ne laissa pas d'enfants.

Pedro de Mariz rapporte qu'il fut enterré très-pauvrement dans l'église de Santa Anna, à gauche en entrant, et sans que rien indiquât sa sépulture. Ses malheurs firent sur le public une impression si profonde, que personne ne voulut plus occuper la maison qu'il avait habitée. Elle resta vide longtemps après sa mort.

Les sinistres pressentiments de Camoens ne tardèrent pas à s'accomplir. Le Portugal, ce royaume né d'une victoire et blessé à mort dans une défaite, tomba bientôt sous le joug de Philippe II. Le mo-

(1) Voy. page 344, sonnet CXCIV.

narque espagnol, visitant sa nouvelle province, s'informa du grand poëte, dont il admirait les vers, et en apprenant qu'il n'existait plus, il témoigna un vif regret.

Pedro de Mariz raconte qu'un noble Allemand écrivit à son correspondant de Lisbonne de chercher la place où Camoens était enterré, et, si ce grand poëte n'avait pas un tombeau digne de lui, il le chargeait de s'arranger avec la ville pour obtenir la permission de faire transporter ses ossements en Allemagne, avec toute la décence et le respect qui leur étaient dus. Il s'engageait à élever à l'Homère lusitanien un mausolée comparable à ceux des anciens les plus illustres.

Ce fut peut-être cette pieuse démarche faite par un étranger, qui rappela aux compatriotes de Camoens que l'auteur des *Lusiades* n'avait pas de tombe. Seize ans après sa mort, en 1595, Dom Gonçalo Coutinho, de retour à Lisbonne, fit chercher la sépulture de Camoens et la rétablit dans un endroit voisin du chœur des religieuses franciscaines. Il la couvrit d'une simple pierre presque au niveau du sol, sur laquelle il inscrivit cette épitaphe :

Ci gît Luiz de Camoens
prince
des poëtes de son temps
Il vécut pauvre et misérablement
et mourut de même
l'an MDLXXIX.

Et plus bas :

Cette tombe a été construite aux frais de dom Gonçalo Coutinho
Que personne n'y soit plus enterré.

C'est un beau résumé de la vie de Camoens que ces deux simples lignes :

Il vécut pauvre et misérablement
et mourut de même.

On ne pouvait dire moins de celui qui avait éprouvé tant d'infortunes, combattu à tant de batailles et, comme dit Jose Indio, fait cinq mille cinq cents lieues sur mer. Je ne connais pas l'épitaphe de notre bonhomme Chapelain, lequel mourut pour s'être mouillé les jambes dans le ruisseau de la rue Saint-Honoré, de peur de perdre son jeton à l'Académie, mais je parierais qu'elle était plus longue et plus pompeuse.

Lisons celle de Boileau, telle qu'on l'a refaite en 1815. La voici ; elle est placée dans la chapelle Saint-Paul, le long du chœur de l'église de Saint-Germain-des-Prés :

Hic. sub. titulo
Fatis. diu. jactati
In. omne. ævum. tandem. compositi
Jacent. cineres
Nicolai. Boileau. Despreaux etc.

Vous ne savez pas peut-être ce que veulent dire ces expressions, *Cineres fatis diu jactati*, qu'on

pourrait à peine appliquer aux cendres de Napoléon, si on les rapportait, un jour, de Sainte-Hélène (1)? Cela veut dire que les cendres de Nicolas Boileau, d'abord placées dans la Sainte-Chapelle, ou chapelle basse du Palais, au-dessous du lutrin qu'il a si bien chanté, ont été transférées, en 1793, au musée des Petits-Augustins, puis de là déposées *pour l'éternité* dans une église voisine, à Saint-Germain-des-Prés. Je préfère l'épitaphe de Camoens. — Il est vrai qu'on en a, depuis, fait à sa gloire de bien longues et de bien mauvaises. Martim Gonçalves da Camara, qui avait été premier ministre du roi Dom Sébastien, et qu'on peut difficilement compter parmi les protecteurs de Camoens, fit composer en l'honneur du poëte, par le jésuite Mattheos Cardoso, professeur de belles-lettres à l'université d'Evora, sept distiques latins d'une emphase tout à fait scolastique :

Naso elegis, Flaccus lyricis, epigrammate Marcus,
Hic jacet heroo carmine Virgilius, etc.

Cette déclamation pédantesque contient cependant un fait curieux. On doit inférer de ce vers :

Hunc Itali, Galli, Hispani vertere poetam,

qu'il existait dès lors des traductions italienne, espagnole et même française des *Lusiades* (2).

(1) Écrit en 1832.

(2) Baillet (*Jugements des savants*, t. IV, p. 442) mentionne, en effet, une traduction anonyme des *Lusiades* en français que le bio-

De son côté, Dom Gonçalo Coutinho, comme pour compenser ce que son inscription tumulaire paraissait avoir de trop simple, en fit faire une autre en vers latins par Dom Manoel de Souza Coutinho, depuis Frei Luiz de Souza; c'est un dialogue entre le tombeau du poëte et un passant: *Quod Maro sublimi*, etc. Elle est imprimée dans la première édition des *Rimas varias* de Camoens (1595), et depuis répétée partout. Cette édition des *Poésies diverses* de Camoens, jusqu'alors éparses et inédites, est un monument tout autrement splendide, élevé par le licencié Fernando Rodrigues Lobo Surrupita à la gloire de Camoens, sous les auspices du même Dom Gonçalo Coutinho. A la tête de ce recueil des *Rimas*, on remarque un sonnet adressé à la mémoire de Camoens par ce Diogo Bernardes, soupçonné, comme nous avons dit, de s'être approprié plusieurs pièces de notre auteur. Quoi qu'il en soit, Diogo Bernardes, grand poëte aussi, mort à Lisbonne en 1596, fut enterré dans la même église que Camoens, au couvent de Santa Anna.

Ces mots d'une inconcevable témérité, *pour l'éternité,* placés dans l'épitaphe de Boileau, me rap-

graphe Ignacio Garcez Ferreira attribue à un nommé Scharon. Pedro de Mariz cite cette première traduction française, mais sans l'avoir vue. Depuis cette époque, il y en a eu dans toutes les langues, notamment une en hébreu par Luzzetto, et même une en arabe; Calcutta, 1817, 2 vol. in-fol.

pellent la dernière chose qu'il me reste à dire touchant Camoens.

Comme s'il avait été dans la destinée de cet homme illustre de ne trouver nulle part le repos, pas même dans le froid asile de la tombe, l'église de Santa Anna fut renversée de fond en comble par le tremblement de terre qui détruisit presque entièrement la ville de Lisbonne en 1755.

L'église a été rebâtie; mais personne, que je sache, n'a cherché à relever, du milieu des décombres, la simple pierre qui recouvrait les restes mortels du grand poëte et du grand citoyen.

## LISTE DES PRINCIPAUX HISTORIENS DE CAMOENS.

Diogo do Couto. — Plusieurs traits de la vie de Camoens sont consignés dans les *Décades* de Diogo do Couto, garde supérieur des archives de l'état de l'Inde, et continuateur de l'illustre historien du Portugal, Jean de Barros. Il faut consulter surtout la huitième Décade du premier livre, chapitre 28. Diogo do Couto était le contemporain et l'ami de Camoens. Il composa, à la prière de ce poëte, un commentaire sur les *Lusiades*, qui n'a pas été publié. Manoel de Faria Severim nous a transmis ce renseignement, sur l'autorité d'une lettre adressé par Diogo do Couto à un sien ami et portant la date de l'année 1611.

Le licencié Manoel Correa. — On trouve quelques détails sur la personne de Camoens dans un des plus anciens commentaires des *Lusiades*, dû au licencié Manoel Correa, ami particulier du poëte. Manoel Correa était né à Evora; mais il habitait Lisbonne et exer-

çait les fonctions d'examinateur synodal de l'archevêché et de curé de l'église de Saint-Sébastien dans la *Mouraria* (quartier des Maures), où logeaient les parents de Camoens. Il n'est pas exact de dire, comme on a fait, que le commentaire de Manoel Correa, imprimé pour la première fois à Lisbonne (Pedro Crasbeeck, 1613, in-4°), peu après la mort de l'auteur, soit le plus ancien commentaire des *Lusiades*. L'édition de ce poëme de 1594 est, s'il faut en croire son titre, accompagnée d'annotations de divers auteurs. Cette édition, que je n'ai pas vue, existe à Londres au Musée Britannique. De plus, Correa dit lui-même dans l'avertissement placé à la tête de l'édition de 1613, que ce sont les mauvais commentaires qu'on a imprimés sur les *Lusiades* qui l'ont engagé à mettre le sien au jour : « J'avais, ajoute-t-il, composé ces annotations à la requête d'un de mes amis, sans avoir aucune intention de les faire imprimer. Si j'avais eu ce dessein, je l'aurais exécuté pendant la vie de Luiz de Camoens, qui m'en pria avec beaucoup d'instance. » Dans plusieurs endroits de son commentaire, et notamment chant premier, oct. I; chant cinquième, oct. XVIII; chant sixième, oct. XL; chant septième, oct. LXXXI; chant neuvième, oct. XXI; chant dixième, oct. CXIX, Correa donne des renseignements sur Camoens et s'autorise de choses que le poëte lui a dites. Cet écrivain était, d'ailleurs, un homme d'un savoir solide et entretenait une correspondance avec les principaux érudits de son temps entre autres avec Juste Lipse. On trouve dans les épîtres latines de ce dernier une lettre adressée au licencié Manoel Correa, pleine d'affection et d'estime (*Epist. 99 centur. ad Ital. et Hispan.*). Il a laissé plusieurs ouvrages imprimés et, suivant l'usage des Portugais, un plus grand nombre encore de manuscrits.

PEDRO DE MARIZ. — Le premier biographe de Camoens est un bibliothécaire de l'Université de Coimbre, Pedro de Mariz, qui plaça une vie de notre poëte devant le commentaire du licencié Manoel Correa, commentaire que l'auteur, en mourant, l'avait autorisé à étendre et à corriger. Un biographe de Camoens, M. John Adamson, dont nous parlerons plus bas, est tombé à cet égard dans quelque confusion. Il avance (*Memoirs of the life and writings of Luis de Camoens*, t. I, p. 19) que Manoel Correa composa une vie de Camoens, publiée par Pedro de Mariz après la mort de l'au-

teur. Cette assertion est inexacte. Correa n'a point composé de vie de Camoens. Il suffit, pour lever les doutes à cet égard, de jeter les yeux sur l'édition des *Lusiades* de 1613 (Lisboa, Pedro Crasbeeck, in-4°), où la vie de Camoens, sous la simple forme d'une lettre adressée *aux amateurs de la poésie*, est signée du nom de Pedro de Mariz. Le biographe anglais appuie son opinion de l'autorité de Manoel de Faria e Souza (*Rimas varias de Luis de Camoens, vida del poeta*) et de celle de Barbosa Machado (*Bibliotheca Lusitana*, t. III, p. 232); mais Barbosa ne parle dans l'endroit cité, que du commentaire de Correa et mentionne (p. 595) la vie de Camoens, comme l'œuvre de Pedro de Mariz. M. John Adamson ajoute que ce fut à la prière de Camoens que Manoel Correa entreprit son travail. Cela n'est pas non plus tout à fait exact. Nous venons de voir que, Correa composa son commentaire à la requête d'un sien ami, et que Camoens le pressa, non de l'écrire, mais de le publier. M. John Adamson, dans le second volume de son ouvrage (p. 296), a traduit très-exactement cette fois la phrase de Manoel Correa, sans s'apercevoir qu'elle contredisait ce qu'il avait avancé dans le tome premier, p. 19. D'ailleurs, Pedro de Mariz, selon M. Francisco Alexandre Lobo, n'a montré que peu de savoir et encore moins d'intelligence dans son travail. Ce document, respectable parce qu'il sort d'une main contemporaine, renferme même plusieurs observations malveillantes, qui ne pouvaient partir de la main d'un ami. Cette vie a été réimprimée, et peut-être amendée dans la seconde partie des *Rimas de Camoens* (Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1616, in-4°), édition précieuse dont la Bibliothèque royale ne possède que la première partie (Lisboa, Crasbeeck, 1607, in-4°), contenant les *Lusiades*, mais que je crois complète dans la bibliothèque publique de Bruxelles. C'est par une erreur évidente que l'éditeur des Œuvres de Camoens, publiées à Lisbonne en 1779-1780, 3 volumes in-8°, avance (t. I, p. 4) que la notice de Pedro de Mariz a été réimprimée dans l'édition des *Rimas* de 1601. Il faut très-certainement lire 1616. Toutes les réimpressions faites sur l'édition de 1779-1780 ont eu le tort de reproduire cette fausse date.

Manoel de Faria Severim. — Après le premier et insuffisant essai biographique de Pedro de Mariz, un antiquaire érudit, le docteur Manoel de Faria Severim, chantre d'Evora, publia en 1624,

dans l'ouvrage intitulé *Discursos varios e politicos*, une vie de Camoens plus étendue et plus exacte, qui a été réimprimée dans l'édition des *Lusiades*, Lisboa, 1720, in-folio. Cette édition, qui renferme en outre la reproduction du commentaire de Manoel Correa, est malheureusement très-peu correcte, et fautive surtout pour les noms propres. Manoel de Faria Severim est le premier qui essaya d'extraire des œuvres mêmes du poëte les renseignements sur les parties obscures de sa vie. Gaspar de Faria Severim, neveu de Manoel, a composé en latin un court éloge de Camoens, que son oncle a traduit en portugais et placé à la suite de la vie du poëte. Il faut remarquer ici qu'un ecclésiastique nommé Manoel Pires de Almeida, a laissé une vie manuscrite de Camoens à la tête d'un commentaire sur les *Lusiades*, en quatre volumes in-folio, également manuscrit. Comme il légua ce travail à Manoel de Faria Severim et à son neveu Gaspar, on a pu croire que ces deux historiens de Camoens avaient profité des recherches de Manoel Pires; mais celui-ci n'étant mort qu'en 1653, cette supposition est inadmissible.

Manoel de Faria e Souza. — Malgré le travail très-recommandable de Manoel de Faria Severim, un autre écrivain, Manoel de Faria e Souza, un des plus laborieux et des plus célèbres polygraphes portugais, pensa, non sans raison, qu'il restait encore beaucoup de choses à éclaircir dans la vie et dans les œuvres de Camoens. Il publia en espagnol une vie de ce poëte, qu'il plaça devant son volumineux commentaire sur les *Lusiades*, écrit aussi en espagnol (Madrid, 1639, quatre tomes en deux volumes in-folio). Manoel de Faria e Souza laissa, de plus, une seconde vie manuscrite de Camoens, laquelle diffère, à quelques égards, de la première. Cette seconde vie plus abrégée fut imprimée à Lisbonne en 1685-1689, à la tête de son ample commentaire sur les *Rimas varias* de Camoens, cinq tomes en deux volumes in-folio (1).

(1) Ces cinq tomes ne contiennent qu'une partie des *Rimas;* les tomes VI, VII et VIII, qui renferment la suite des églogues, les redondilhas, les trovas, les comédies et les œuvres en prose, n'ont pas été publiés : on les a conservés longtemps dans la Bibliothèque du couvent de Nossa Senhora da Graca, d'où ils ont dû passer dans le dépot central qu'on a formé à Sao Francisco da Cidade, des livres et manuscrits provenant des couvents de la province d'Estramadure, après la suppression des ordres monastiques. Les éditeurs de 1779-1780, qui ont suivi le

Manoel de Faria e Souza a composé encore une autre vie de Camoens. C'est une églogue en vers intitulée *Cintra*, formée presque en entier de passages extraits des œuvres mêmes du poëte. Ce centon très-vague, comme on le pense bien, n'a pas été imprimé, ainsi que le semble croire M. John Adamson (*Memoirs of the life*, etc., t. II, p. 332), dans l'édition des *Lusiades* de 1639, non plus que dans celle des *Rimas* de 1685. Je trouve pour la première fois cette églogue insérée dans le quatrième volume des *Obras* de Camoens, imprimées en 1779-1780, et je conjecture que l'éditeur, Thomas Joseph de Aquino, aura extrait ce poëme d'un des trois volumes manuscrits de Faria e Souza, conservés alors au couvent de Nossa Senhora da Graça. Manoel de Faria e Souza a fait suivre cette pièce de quelques notes explicatives, écrites en espagnol, où l'on trouve diverses anecdotes sur l'auteur des *Lusiades*. Cela fait donc, de bon compte, trois vies de Camoens dues à cet écrivain, indépendamment de la part assez grande qu'il a donnée dans son *Asia Portuguesa* aux actions militaires de notre poëte.

Le Père Niceron. — Ce biographe a inséré dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres* (tom. XXXVII, p. 244-260), une courte vie de Camoens. Cette notice, que Niceron tenait d'un Portugais instruit, renferme, au milieu d'assez nombreuses inexactitudes, plusieurs renseignements fort utiles.

Ignacio Garcez Ferreira. — Cet écrivain a mis à la tête d'une édition des *Lusiades*, publiée à Naples (1731-1732, 2 vol. in-4°), une vie abrégée et assez peu satisfaisante, au jugement de M. John Adamson. Cette notice a été plusieurs fois reproduite, notamment dans l'édition de 1759 (Paris, Didot; Lisbonne, chez Dubeux et Bonardel, 3 vol. in-12). Malheureusement on n'a pas fait le même honneur à plusieurs dissertations qui accompagnent cette vie dans l'édition de Naples et que je regrette de n'avoir pu consulter.

Thomas Joseph de Aquino. — L'abrégé de la vie de Camoens, inséré dans l'édition de 1779-1780, et vraisemblablement composé

texte de Manoel de Faria e Souza, ont consulté ces trois précieux volumes. Ignacio Garcez Ferreira a cru que la mort de Manoel de Faria e Souza avait empêché l'achèvement de l'édition des *Rimas varias*. C'est une erreur; Manoel de Faria e Souza était mort dès le 3 juin 1649.

par l'éditeur, Thomas Joseph de Aquino, ne renferme ni faits nouveaux ni conjectures remarquables. Thomas Joseph de Aquino est tombé dans la faute qu'a renouvelée M. John Adamson, d'attribuer au licencié Manoel Correa, la vie de Camoens composée par Pedro de Mariz.

Nous ne pouvons, malgré l'autorité du catalogue des auteurs portugais du Père Bluteau, compter João Franco Barreto au nombre des biographes de Camoens. João Franco Barreto n'a donné qu'une table des noms propres qui se rencontrent dans les *Lusiades* et des arguments en vers pour chaque chant de ce poëme.

La petite notice anonyme de l'édition donnée par Michel Rodrigues (Lisboa, 1772, 3 vol. in-12) n'offre rien de remarquable.

Dom Joze Maria de Souza Botelho. — Il faut consulter la *vida* de Camoens publiée par cet admirateur éclairé du poëte, dans sa belle édition des *Lusiades* (Paris, F. Didot, 1817, in-4°, et 1819, in-8°). Cette vie a été mise en français par M. Millié, à la suite de sa traduction (Paris, 1825, 2 vol. in-8°).

Francisco Alexandre Lobo, évêque de Viseu. — Il est profondément regrettable que l'important travail de ce savant prélat, *Memoria historica e critica a cerca de Luiz de Camoens*, inséré en 1821 dans le recueil des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne (p. 158-279), n'offre pas peut-être une impartialité d'appréciation égale à la solide érudition dont il est plein.

Enfin, je dois mentionner une dernière vie portugaise de Camoens, placée par MM. Barreto Feio et Monteiro à la tête du tome second des *Obras completas* de Camoens (Hamburgo, 1834, 3 vol. in-8°). Cette notice est remplie de conjectures et de paradoxes qui auraient eu besoin d'être appuyés de preuves plus solides.

A ces diverses biographies de notre poëte, il faut joindre l'article instructif, quoique insuffisant, de Barbosa Machado, dans la *Bibliotheca Lusitana* (t. III, p. 70-76), et les articles encore moins satisfaisants de Nicolas Antonio, dans la *Bibliotheca Hispana nova* (t. II, p. 20), et de Joao Soares de Brito, dans le *Theatrum Lusitaniæ litterarium*, ouvrage qui n'est encore que manuscrit. L'article *Camoens* du catalogue des écrivains portugais, placé par M. Fonseca en tête du Dictionnaire de l'Académie de Lisbonne, contient plutôt

l'appréciation du génie poétique de Camoens, que des renseignements sur sa vie et sa personne.

Je n'ai pas eu jusqu'ici l'occasion de consulter l'ouvrage intitulé : *Retratos e bustos dos Varões e Donas que illustrarão a naçdo Portugueza* (Lisboa, 1806, in-4°), que cite M. John Adamson et qui doit contenir un article sur Camoens. J'ignore même si cet ouvrage diffère ou non de celui que le même M. John Adamson indique de la manière suivante : *Retratos e elogios dos Varões e Donas Portuguezes.*

Deux poëtes anglais, M. Mickle et lord Strangford, ont fait précéder, l'un sa traduction des *Lusiades*, l'autre sa traduction de quelques poésies diverses (*Poems from the Portuguese*, London, 1803, in-16), d'une courte notice sur le poëte.

La vie la plus étendue et la plus complète de Camoens, est celle qu'a publiée M. John Adamson, sous le titre de *Memoirs of the life and writings of Luis de Camoens*, London, 1820, 2 vol. in-12.

En Allemagne, le célèbre Tieck a publié une biographie poétique de Camoens. Ce morceau a été traduit en italien par A. Pellegrini dans la *Rivista Viennese*, t. IV, 1840.

En France, Moreri, Chauffepié et la *Biographie universelle*, par la plume éloquente de Madame de Stael, ont donné des articles très-incomplets et quelquefois fautifs sur la vie de Luiz de Camoens.

Ce qu'ont écrit sur le même sujet Rapin, Baillet, Duperron de Castera, la Harpe et même Voltaire, ne mérite pas la confiance que de pareils noms semblent commander. Outre l'épisode de *Jose Indio*, dont nous avons parlé, M. Ferdinand Denis a publié en 1841, pour servir d'introduction à la traduction des Lusiades de la *Bibliothèque d'élite*, un morceau intéressant intitulé *Camoens et ses contemporains.*

# XXXIII.

## ANTONIO VIEYRA,

PRÉDICATEUR ET MISSIONNAIRE PORTUGAIS (1).

(*Globe*, 22 décembre 1827.)

Antonio Vieyra (2) n'est pas seulement le premier prédicateur de sa nation, le Massillon du Portugal. L'universalité de son génie semble rappeller Bossuet. Grand théologien, humaniste exercé, négociateur habile, écrivain politique plein de hardiesse et de force, parlant et écrivant les principales langues de l'Europe et six au moins des idiomes primitifs du Brésil, il ne fut pas seulement homme de cabinet et d'études; il fut homme d'État en Europe et apôtre en Amérique. Plusieurs voyages diplomatiques en France, en Angleterre et en Hollande, deux séjours à Rome, quatre traversées au Brésil, onze visites dans toutes les résidences

(1) Une partie de la notice suivante, insérée dans le *Globe* du 21 juillet 1827, fut supprimée par la censure. Cette rigueur s'adressait particulièrement, comme on peut le voir par le blanc laissé dans cette feuille, au beau fragment du sermon de Vieyra, traduit par l'abbé Raynal. Ce morceau parut dans le *Globe* du 22 décembre 1827. Nous le reproduisons ici avec de nouveaux développements. (*Note de 1842*).

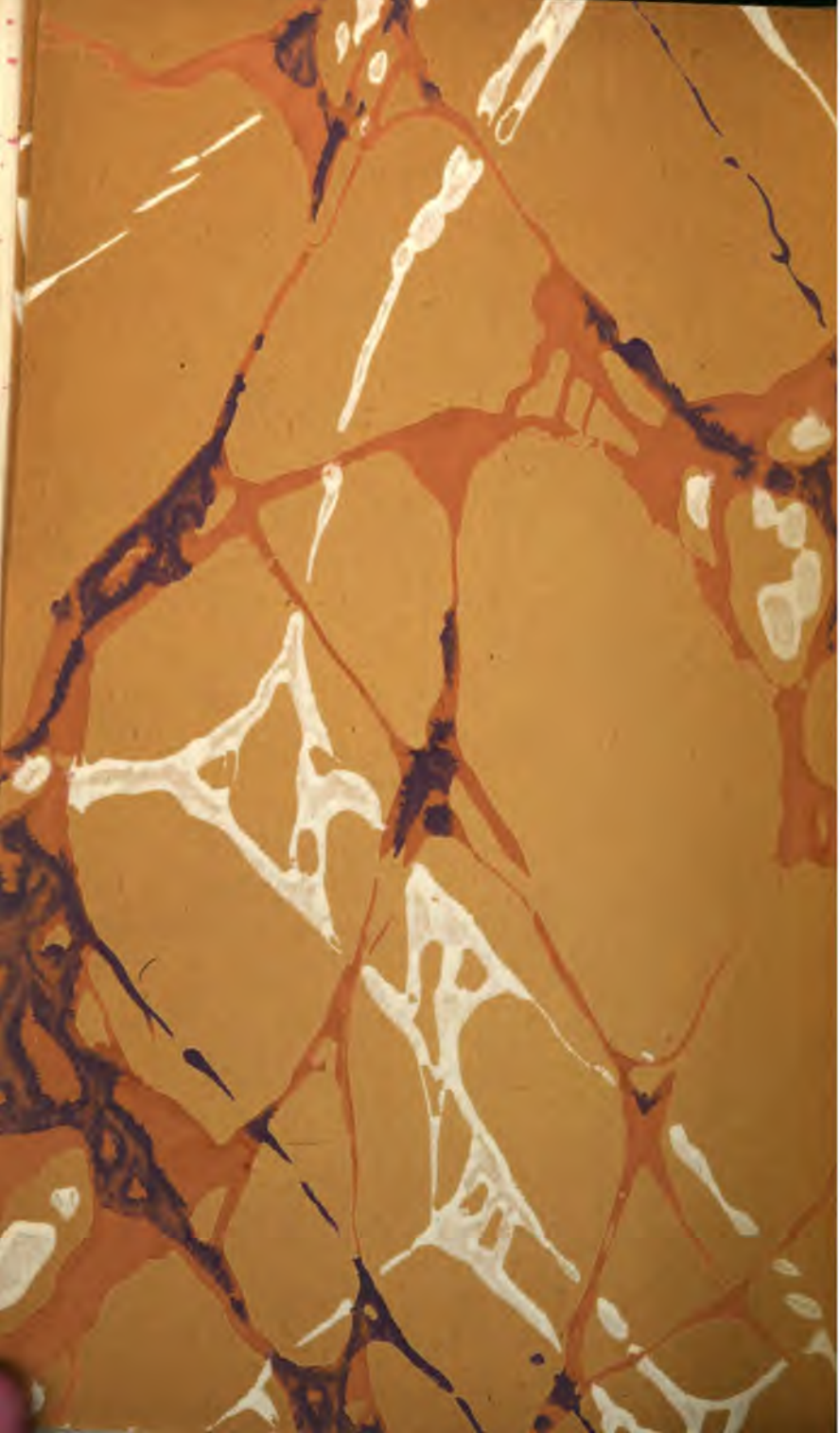
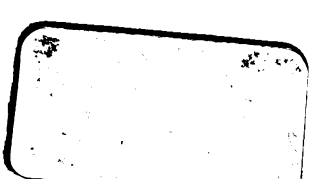
(2) J'emploie l'orthographe du temps; on écrit aujourd'hui Vieira.

551010

Camoens

(23)

MAGNIN

# VIE DE LUIZ DE CAMOENS

373 c. 31